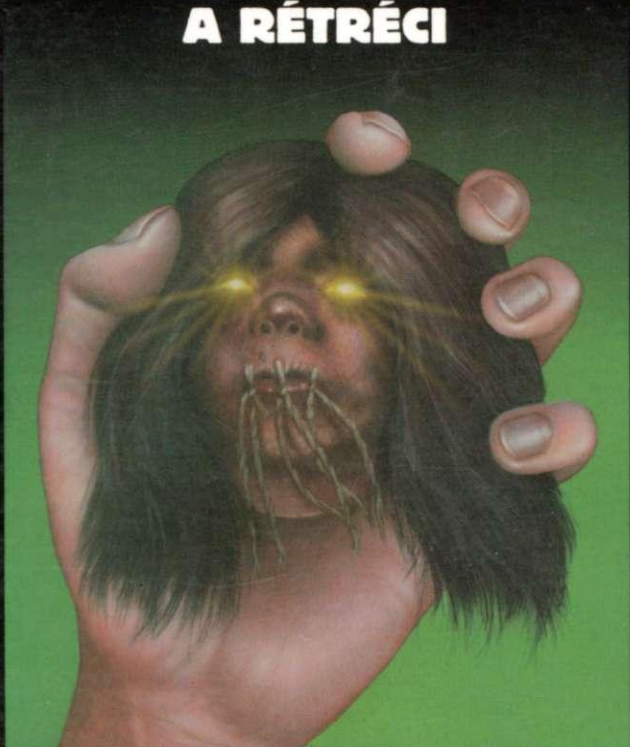


**R. L. STINE**

# Chair de poule®

**MA TÊTE  
A RÉTRÉCI**



**PASSION DE LIRE**



**BAYARD POCHE**

# Chair de poule®

## **MA TÊTE A RÉTRÉCI**

**R. L. STINE**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN  
PAR ISMA KHELIFATI



Avez-vous déjà joué au *Roi de la jungle* ? C'est un jeu vidéo vraiment génial. À condition de ne pas être massacré par tous les pièges qu'il renferme. Par exemple, si vous tombez dans les trous remplis de sables mouvants..., glouck ! vous êtes engloutis !

Le principe consiste à se balancer de liane en liane, le plus vite possible. Il vaut mieux ne pas les laisser s'enrouler autour de votre corps sinon elles vous étouffent. En même temps, il faut attraper des têtes réduites qui sont dissimulées derrière les arbres et les buissons.

Si vous en totalisez dix, vous avez droit à une vie supplémentaire. Et des vies, on en a besoin au cours d'une partie. Parce qu'on y meurt souvent, et surtout les débutants.

Tout commença au début des vacances d'hiver.

J'étais dans ma chambre avec mes copains

Éric et Joël. Ils ont douze ans, comme moi. Nous étions agglutinés autour de mon ordinateur, captivés par ce super *Roi de la jungle*.

Le soleil inondait la pièce et faisait briller la tignasse rousse de Jessica, ma sœur cadette. Elle était assise près de la fenêtre et lisait. De temps en temps, elle se levait et tournait autour de mon bureau. Mais il n'était pas question qu'elle se joigne à nous. Oh, non ! Une seule chose l'intéresse : se laisser ensevelir. Elle raffole du fameux glouck ! que fait le corps qui s'enfonce.

- Marc, j'en ai assez. Tu n'as pas autre chose à nous proposer ? ronchonna tout à coup Joël.

Je savais pourquoi il voulait s'arrêter. Il venait juste d'être piétiné par un affreux rhinocéros rouge.

- Kalahi ! hurlai-je en réussissant à saisir mon huitième trophée.

« Kalahi ! » est mon cri de victoire. Je le pousse quand je parviens à attraper un crâne. Un jour il m'est venu spontanément à l'esprit, sans que je sache trop comment. Depuis, je l'ai adopté.

J'avais le visage rivé à l'écran. Je me baissais dès qu'une branche se dressait sur mon chemin pour me déséquilibrer.

- Kalahi ! lançai-je encore une fois. Et de neuf !

- Allez, Marc ! supplia Éric. On a envie de changer de jeu.

- Oh oui ! Si on jouait au *Basketteur cannibale*. C'est géant ! s'enthousiasma Joël.

— Ou bien au *Footballeur mutant*, ajouta Éric.

- Ah non ! je préfère ce jeu. Il est plus excitant, répliquai-je sans décoller les yeux de l'écran.

« Pourquoi j'aime tellement ce *Roi de la jungle* ? me demandais-je en agitant frénétiquement les commandes. Peut-être parce qu'il me procure vraiment la sensation de voler ? » J'adore voir mon personnage se balancer dans le vide, s'agripper à la végétation et voltiger comme un oiseau. Surtout que dans la réalité je ne pourrais jamais réussir un tel exploit. Je suis plutôt... hum... du genre petit et dodu. Un peu comme le rhinocéros qui avait réduit Joël en bouillie.

En fait, ce qui embête le plus mes amis, c'est que je gagne toujours. Dans la première manche de cet après-midi-là, Joël avait été coupé en deux par un alligator. Il était entré dans une rogne terrible.

- Vous savez ce que mon père m'a offert ? lança ce dernier. *Le Solitaire* !

Je devais maintenant enjamber un grand pont surplombant un précipice. Un faux pas, et j'étais fichu.

- De quoi ça parle ? voulut savoir Éric.

- De cartes. Tu les retournes une à une pour obtenir une réussite.

- Ça serait sympa de l'essayer.

- Silence ! ordonnai-je en me trémoussant. Je suis arrivé à l'épreuve la plus délicate. Je dois me concentrer.

- Mais on n'a plus envie de jouer, protesta Éric. Pris dans le feu de l'action, je m'agrippai à une plante grimpante. Je me balançais pour en atteindre une autre lorsque je reçus un violent coup à l'épaule.

- Aïe !

J'eus à peine le temps d'apercevoir une crinière aux reflets roux. Jessica ! Elle me donna une autre bourrade et se mit à me narguer. Quand je me retournai vers l'image... Malheur ! Je venais d'être aspiré : glouck, glouck, glouck... Bref, j'étais mort.

Fou de rage, je pivotai sur ma chaise :

- Jessicaaaa !

- C'est mon tour ! grimaça-t-elle.

- Tu es contente ? Il ne me reste qu'à reprendre depuis le début.

- Pas question, grogna Éric, je rentre chez moi.

- Moi aussi, décréta Joël en enfilant son blouson.

- Oh, non ! Restez encore un peu, implorai-je.

- Et si on allait plutôt dehors, il fait tellement beau, suggéra Joël.

- C'est vrai. Nous sommes enfermés ici alors qu'on pourrait jouer au football ou aller à vélo jusqu'à la forêt, ajouta Éric.

- Écoutez, on en fait encore une, et ensuite on sort, leur proposai-je.

En guise de réponse, ils se dirigèrent vers la sortie. Mais je ne voulais pas les suivre. Il était hors de question que j'abandonne mes exploits.

« Pourquoi est-ce que j'aime autant cette jungle ? » me répétais-je. Elle me fascine même, et depuis que je suis tout petit. J'adore les films de Tarzan et je m'amuse souvent à l'imiter. Avant, Jessica me harcelait pour jouer avec moi. Et elle était devenue Tchita, la guenon qui suit Tarzan partout. D'ailleurs, ce rôle lui allait très bien. Mais aujourd'hui elle a huit ans. Elle refuse d'être un chimpanzé. Elle a préféré devenir une peste à temps complet !

- Tu ne veux pas que je m'amuse avec toi, Marc ? proposa-t-elle pour me consoler après le départ de mes deux copains.

- Sûrement pas ! grondai-je en me souvenant du sale coup qu'elle venait de me faire.

- S'il te plaît ! Je te promets que je serai sérieuse. J'essaierai vraiment de gagner.

J'étais sur le point de céder lorsque la sonnette de l'entrée retentit.

- Maman est là ? demandai-je.

- Je crois que j'ai entendu sa voiture, répondit Jessica. Elle doit être en train de se garer.

Je me précipitai dans l'escalier. « Si ça se trouve, Éric et Joël ont changé d'avis, pensai-je en dévalant les marches. Ils sont revenus pour s'entraîner au *Roi de la jungle*. »

Mais, lorsque j'ouvris la porte, je me retrouvai en face de l'horreur personnifiée !

Quelle abomination ! J'avais devant moi une figure humaine. Mais pas n'importe laquelle. Elle était verte, toute ratatinée et de la taille d'une balle de tennis. Une moue méprisante restait figée sur ses lèvres pâles et gercées. La base du cou avait été solidement cousue à l'aide d'une grosse ficelle. Deux yeux globuleux et noirs me scrutaient bizarrement. Bref, c'était... UNE VÉRITABLE TÊTE RÉDUITE !

Quel choc ! Il me fallut dix bonnes secondes avant de remarquer que quelqu'un la tenait fermement. C'était une grande femme. Elle devait avoir l'âge de ma mère.

Peut-être un peu plus.

Ses cheveux courts et brun foncé étaient parsemés de mèches grises. Elle portait un imperméable boutonné jusqu'en haut. Pourtant, ce jour-là il faisait plutôt doux. Elle me sourit,

mais je ne pus voir son regard que cachaient de grandes lunettes de soleil. Elle serrait contre elle une petite malette et brandissait toujours la tête devant mon nez.

- Tu es Marc ? s'enquit-elle.

Son ton était mielleux et doux, comme celui des faux jetons dans les feuilletons débiles.

- Euh... Oui, la renseignai-je tout en observant le minuscule visage.

J'en avais déjà vu de semblables sur des photos. Mais ils ne m'avaient jamais paru aussi laids et surtout aussi rabougris.

— J'espère que cette tête réduite ne t'a pas effrayé, poursuivit la dame. J'étais tellement impatiente de te la donner que je l'ai sortie de mon sac.

- Euh... me la donner ? À moi ?

J'étais de plus en plus intrigué. Je contemplais les yeux sombres et vitreux. Ils n'exprimaient plus rien.

- C'est un cadeau de ta tante Benna, précisa l'inconnue.

Elle brandit le « cadeau ». Je répugnais à le toucher. D'accord, j'avais passé la journée à essayer d'en collectionner le plus possible dans le *Roi de la jungle*. Mais celle-ci était bien réelle et parfaitement repoussante. Heureusement, ma mère intervint depuis le garage.

- Marc ! Jessica ! C'est moi !

Elle arrivait de son travail.

- Oh ! bonjour, fit-elle en constatant la présence de notre visiteuse.

- Bonjour ! Je m'appelle Caroline Hawlings. Je travaille sur l'île de Baladora, avec votre sœur Benna. Je pense qu'elle a dû vous écrire pour vous annoncer ma visite ?

- A h non ! s'exclama maman, embarrassée. La lettre de Benna s'est certainement égarée. Mais ne restez pas là. Entrez.

Elle me tira en arrière pour laisser passer Caroline. J'étais impatient de lui montrer la tête réduite :

- Maman ! Maman ! Tu as vu ce que Benna m'a envoyé ?

Je désignais la petite pomme ridée qui se balançait au bout des doigts de Caroline.

- Beurk ! grimaça ma mère. J'espère qu'elle est en plastique !

Elle avait l'air à la fois dégoûté et effrayé.

- Bien sûr que non ! Benna n'a pas l'habitude de m'offrir des imitations, rétorquai-je.

Caroline se dirigea vers le salon. Elle posa son bagage et me tendit l'objet inquiétant :

- Tiens, ce porte-bonheur est à toi.

Un porte-bonheur ? Je rassemblai mon courage pour le saisir. Quand je m'avançai enfin, Jessica bondit et s'en empara.

- Hé ! criai-je en essayant de la rattraper.

Mais cette peste avait déjà filé comme une

flèche. Elle ricanait et s'amusait à me provoquer en jonglant avec mon précieux trophée.

Puis elle s'arrêta net et ses traits se figèrent. Elle resta pétrifiée :

- Maman, elle m'a mordue, gémit-elle. Elle m'a mordue !...



J'eus un mouvement de recul. Ma mère saisit mon épaule avec un geste protecteur.

Et alors je me rendis compte que Jessica avait du mal à contenir son fou rire.

- Tu es trop bête, Marc ! Tu crois tout ce qu'on te raconte, triompha-t-elle en me narguant.

C'était encore une de ses maudites farces. Elle se moquait de moi en faisant de stupides grimaces.

- Rends-moi cette tête, sinon tu vas le regretter ! hurlai-je, furieux.

Je me précipitai sur elle et la lui arrachai. Elle tenta de la reprendre, mais sans succès.

Je l'examinai, histoire de vérifier si ma sœur ne l'avait pas abîmée. Je remarquai alors la trace bien nette d'une égratignure sur le lobe de l'oreille droite.

- Qu'est-ce que tu as fait, Jessica ? Tu l'as griffée ! m'indignai-je, rouge de colère.

- Jessica ! Tiens-toi bien ! Il y a une invitée, ordonna maman en croisant les bras.

C'est généralement l'attitude qu'elle prend lorsqu'elle est à bout de nerfs. Pas du tout impressionnée, Jessica tira la langue et se mit à boudier. Maman préféra l'ignorer et s'adressa à Caroline :

- Eh bien, dites-moi. Que devient ma sœur ?

Caroline ôta ses lunettes et les posa sur la table basse. Aux coins de ses yeux gris argent se dessinaient une multitude de petites rides. Elle débou-tonna son imperméable et l'enleva. Elle était vêtue d'un pantalon épais et d'une chemise kaki. Comme les explorateurs !

- Benna va bien, dit-elle. Mais elle travaille très dur. Parfois elle disparaît dans la jungle pendant des jours.

Elle poussa un long soupir :

- Vous savez sûrement que son travail compte beaucoup pour elle ! Elle y consacre chaque minute de son temps. Elle aurait bien voulu venir à ma place... mais elle ne pouvait pas quitter l'île. C'est pourquoi je suis là.

- Nous sommes ravis de faire votre connaissance, affirma chaleureusement maman. Nous regrettons seulement de n'avoir pas été avertis de votre venue plus tôt. En tout cas, sachez que les amis de Benna sont toujours les bienvenus. Asseyez-vous. Que puis-je vous offrir à boire ?

- Une tasse de café, ce serait parfait.

Maman alla dans la cuisine. Caroline la suivit.

En passant devant moi, elle s'arrêta et me sourit.  
— Tu apprécies ton talisman ?

J'étais perdu dans mes pensées.

- Mon talisman ? Ah oui, oui... il est génial ! bre-douillai-je.

Elle m'apprit que ce fétiche avait plus de cent ans. Il était fascinant. C'était si difficile d'admettre qu'il ait appartenu, un jour, à une personne en chair et en os. J'en avais des frissons partout !

Tandis que maman et Caroline préparaient le café, mille et une questions me traversaient l'esprit. Qui était cet individu ? Comment était-il mort ? Qui avait décidé de lui faire subir ce traitement ? J'aurais tant aimé que Benna fût là. Elle aurait satisfait ma curiosité et m'aurait tout expliqué.

Caroline s'installa dans la chambre d'amis située au rez-de-chaussée. Après le dîner, nous passâmes la soirée dans le salon à parler de ma tante, de son travail et de ses découvertes stupéfiantes. Elle me manquait.

Benna est une scientifique célèbre. Elle vit depuis plus d'une dizaine d'années sur l'île de Baladora, en Asie du Sud-Est. Elle y étudie la vie des animaux et des plantes. J'avais écouté passionnément chaque parole de Caroline. J'avais même l'impression que mon *Roi de la jungle* devenait réalité.

Jessica insista encore pour manipuler mon précieux cadeau. Mais je refusai. Elle l'avait déjà abîmé. Ça suffisait.

- Ce n'est pas un jouet, lui rappelai-je.

- Je te donnerai ma collection de billes en échange, proposa-t-elle.

Elle devait être folle ! Elle voulait marchander cinq ou six billes de verre ébréchées contre un objet très rare. Parfois je me demande si Jessica a toute sa raison.

À vingt-deux heures, maman décréta :

- Au lit, les enfants ! Caroline et moi devons discuter de certaines choses.

Je leur souhaitai une bonne nuit et montai. Je déposai la tête sur ma commode et brossai sa tignasse épaisse. Son front vert foncé était aussi ridé qu'un pruneau. Et ce regard implacable, glacial !

J'enfilai mon pyjama et éteignis la lumière. Les yeux vides reprirent alors vie. L'espace d'une seconde, ils jetèrent des éclairs. Je m'enfouis rapidement sous ma couette. Les volets étaient restés ouverts. La lune brillante éclairait la pièce. Je pouvais distinguer nettement la petite boule. Elle me dévisageait !

« Quel horrible visage ! pensai-je en frissonnant. Pourquoi cette mine effrayante ? »

La réponse était facile à trouver. Je n'aurais pas eu l'air radieux, moi non plus, si quelqu'un m'avait rétréci le crâne.

Je tombais de fatigue. Mais comment s'endormir avec un tel spectacle devant soi ?

Quand, finalement, j'y parvins, mon sommeil fut profond et sans le moindre rêve.

Mais, au milieu de la nuit, je fus brusquement réveillé par un chuchotement macabre :

-Marc... Marc... Marc...

- Marc... Marc...

Le chuchotement s'amplifiait. Pris d'une terrible angoisse, je me redressai, tremblant de tous mes membres. Plissant les paupières, je scrutai désespérément l'obscurité. D'où provenait cet appel ? Soudain, je sentis quelque chose me frôler. Cette fois, je distinguai une silhouette. Elle était debout près de moi. Je crus que j'allais défaillir, lorsque je reconnus Jessica.

- Marc... Marc..., murmurait-elle en tirant maintenant sur la manche de mon pyjama.

- Hein ! c'est toi ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

- J'ai... j'ai fait un cauchemar et je suis tombée, balbutia-t-elle.

Des cauchemars, Jessica en fait au moins un par semaine. A chaque fois, elle se retrouve par terre. Maman en a d'ailleurs assez. Elle envisage d'entourer le matelas de Jessica d'une barrière ou de lui acheter un lit plus grand.

Je sais que ça ne servira à rien. Jessica s'arrangera d'une manière ou d'une autre pour tomber pendant son sommeil. Ma sœur reste une peste, même pendant son sommeil !

- J'ai soif, marmonna-t-elle en continuant à m'agripper.

Je la repoussai en grognant :

- Tu n'as qu'à descendre et te servir un jus d'orange. Tu n'es plus un bébé.

- Mais j'ai très peur. Viens avec moi.

- J'en ai assez, Jessica ! protestai-je sans grande conviction.

Lorsqu'elle se réveille, je me retrouve systématiquement à la cuisine, pour lui chercher à boire. Cette fois encore, je savais qu'elle allait avoir le dernier mot. Résigné, je m'extirpai péniblement de mon lit douillet. Jessica me suivit, triomphante. Elle s'arrêta un instant devant la tête et la contempla :

- C'est de sa faute si j'ai fait ce mauvais rêve.

- Pas du tout ! Elle n'y est pour rien. C'est plutôt toi qui as un problème !

- Arrête ! s'énerva-t-elle en me donnant un coup sur le tibia.

- Si tu continues à me taper, je ne viens pas avec toi.

Jessica approcha son index et tâta la peau du visage.

- Beurk ! Ça ressemble plus à du cuir qu'à de la chair.

- C'est parce qu'elle a été rétrécie, expliquai-je.  
- Marc, pourquoi tante Benna t'en a envoyé une ? Et moi alors ?

Je haussai les épaules :

- Peut-être parce qu'elle ne se souvient pas bien de toi. La dernière fois qu'elle est venue chez nous, tu étais encore toute petite, alors que moi, j'avais quatre ans.

- Je suis sûre qu'elle se souvient de moi, répliqua-t-elle, agacée.

- Alors c'est qu'elle estime que les filles ne s'intéressent pas à ce genre de choses.

- C'est faux. Je trouve ça génial !

Pressé d'en finir, je l'entraînai vers l'escalier. Les vieilles marches de bois craquèrent sous nos pas. Je sentis les doigts de ma sœur se crispier. Vingt secondes après nous étions dans la cuisine.

- Tu me la prêteras de temps en temps, Marc ? demanda-t-elle après avoir avalé un verre d'eau.

- Pas question !

Exaspéré par ses jérémiades, je la raccompagnai dans sa chambre et la bordai de manière serrée. Une fois recouché, j'eus beaucoup de peine à me rendormir. Je fermai les paupières et les rouvris aussitôt, intrigué par une lueur jaunâtre qui filtrait à travers la pièce. « Qu'est-ce que ça peut bien être ? » m'étonnai-je.

Un moment, je crus que cette lumière provenait du couloir. Mais il ne s'agissait pas d'éclairage électrique. C'était bien plus extraordinaire !

La tête semblait... prendre feu ! Comme si des flammes la rongeaient. Elle rougeoyait et ses orbites sombres brillaient. Ses lèvres, fines et rêches, se crispèrent. Sa bouche se déforma en un sourire terrifiant.

- Nooon !

J'avais laissé échapper un long cri d'effroi.

Mon cœur battait comme un tambour. Je luttais pour m'extirper de ma couette et gigotais tellement que je finis par m'étaler sur le sol. J'eus toutes les peines du monde à me remettre sur pieds. J'avais les jambes en coton. Je contemplais mon talisman qui paraissait suspendu au-dessus de la commode.

Incroyable ! Il flottait... vers moi, en étincelant comme une comète.

- Mamaaan !

Je tentai de me protéger le visage avec mon bras et je risquai un œil furtif sous mon coude. Stupeur ! La tête avait repris sa place, comme si elle ne l'avait jamais quittée.

Avais-je tout imaginé ? Peu importe. Je me précipitai dans le corridor :

- La tête... est en train de brûler ! hurlai-je.

Comme je passais en trombe devant la porte de Jessica, elle surgit :

- Marc, qu'est-ce qu'il y a ?

Je poursuivis ma course sans lui répondre et dévalai l'escalier pour retrouver ma mère.

- La tête ! répétais-je.

J'étais épouvanté. Je ne savais plus ce que je faisais. J'ouvris la porte de la chambre de mes parents sans prendre la peine de frapper. Maman se redressa d'un coup.

- Marc ! que t'arrive-t-il ? s'exclama-t-elle.

Je me réfugiai dans ses bras en balbutiant :

- Maman... cette tête est bizarre... Elle s'enflamme... Elle m'a même fait une grimace.

- Allons, mon chéri, calme-toi.

Elle se leva et me serra contre elle. Sa douce odeur et sa chaleur réconfortante me firent frissonner. Je me sentais redevenir petit garçon.

- Tu as dû faire un cauchemar, dit-elle calmement en me caressant la joue, comme elle faisait lorsque j'étais plus jeune.

- Mais... maman...

- C e n'est rien. Respire à fond. Tu trembles comme une feuille.

Je m'arrachai à son étreinte. Elle ne me croyait pas. Pourtant je n'avais pas eu d'hallucinations. J'étais furieux, je savais que personne n'allait me croire.

- Viens et tu verras par toi-même, insistai-je.

Maman se leva. Dans l'entrée, nous croisâmes Caroline.

- Que se passe-t-il ? marmonna-t-elle, visiblement dérangée par ce tohu-bohu.

- Marc prétend que la tête s'est embrasée, expliqua ma mère. À mon avis, il a fait un cauchemar.

- Non, m'indignai-je. Je vais vous montrer !

Le visage de Caroline changea subitement d'expression. Elle n'était plus endormie maintenant. Elle m'observait avec une grande attention.

Ma mésaventure semblait beaucoup l'intéresser. Je me détournai et tombai nez à nez avec Jessica.

- Pourquoi tu m'as réveillée ? grogna-t-elle.

Ignorant ses reproches, j'entraînai tout le monde en haut.

- Elle s'est mise à crépiter. Elle m'a même fait une grimace ! répétai-je.

Je fonçai dans ma chambre. Et là... ce fut la stupéfaction !

La tête avait disparu...



Je n'y comprenais plus rien et restai cloué sur place. Quelqu'un alluma une lampe. Je fus aveuglé par une clarté vive et soudaine.

Où était passée la petite tête toute ridée ? Avait-elle roulé sous le sommier ? S'était-elle échappée de la pièce ?

Maman parut soudain très lasse.

- Marc... Tu veux nous faire une blague ? demanda-t-elle.

- Maman... vraiment, je..., bredouillai-je.

C'est alors que je vis les traits détendus et réjouis de Jessica. Appuyée contre le mur, elle avait les mains derrière le dos. En une fraction de seconde je compris ce qui s'était passé.

- Qu'est-ce que tu caches ? lui lançai-je.

Sa satisfaction augmentait, et elle n'arrêtait pas de se trémousser.

- Rien, mentit-elle.

- Alors, montre-moi tes mains.

- Et pourquoi je te les montrerais ?

Je savais qu'elle ne pourrait pas garder son sérieux plus longtemps. J'avais raison : elle éclata de rire en exhibant mon porte-bonheur.

- Jessica ! hurlai-je en m'en emparant. Ce n'est pas un de tes sales joujoux, je te l'ai déjà dit ! Je ne veux plus que tu la touches. Compris ?

- D'accord. Mais pourquoi tu as inventé cette histoire ? Tu nous as réveillées pour rien !

- Je n'ai rien inventé !

J'examinai la face cartonnée. Quelle déception ! Elle était redevenue aussi impassible qu'auparavant. Elle ne rougeoyait plus. Sa peau avait retrouvé son ton verdâtre.

- Marc, intervint maman qui bâillait à se décrocher la mâchoire. Repose-la sur la commode et va te recoucher. Allons-y tous, d'ailleurs. Nous en avons bien besoin.

- Bon, d'accord, me résignai-je, penaud.

Avant de rabattre ma couette je foudroyai Jessica du regard.

Elles sortirent toutes les trois. J'entendis ma sœur s'adresser à maman, assez fort pour que je puisse l'entendre :

- Marc est un égoïste. Il ne veut pas que je touche sa tête réduite. Pourtant je lui ai demandé gentiment...

- Nous reparlerons de ça demain, rétorqua maman en continuant à bâiller.

Je me relevais pour éteindre la lumière lorsque j'aperçus Caroline. Elle se tenait debout dans le couloir. L'expression de son visage était dure. Elle s'approcha de moi et me susurra :

- L'as-tu réellement vue s'allumer ?

- Bien sûr que je l'ai vue, affirmai-je, intrigué par sa curiosité.

Caroline se frotta le menton d'un air pensif. On aurait dit que quelque chose la préoccupait.

- Bonne nuit, Marc.

Elle fit demi-tour et regagna le rez-de-chaussée. Quand je me réveillai, le lendemain matin, maman et Caroline m'attendaient avec la plus grande surprise de ma vie !

- J'ai une bonne nouvelle pour toi, Marc, m'annonça maman au petit déjeuner.

- Qu'est-ce que c'est ? demandai-je, impatient.

- Benna t'invite à aller lui rendre visite à Baladora pendant une semaine.

J'en fis tomber ma cuillère dans mon bol de céréales. Pour une nouvelle, c'en était une ! J'en perdis même l'usage de la parole.

Maman et Caroline semblaient amusées par ma réaction.

- En fait, Caroline est venue spécialement pour te ramener avec elle à Baladora, précisa maman.

- Mais... pour... pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

- Nous voulions voir tous les détails concernant ton départ avant de t'en parler, expliqua maman.

Tu dois être très excité à l'idée de visiter la jungle, n'est-ce pas ?

- Excité n'est pas vraiment le mot. Je... suis... Je ne sais plus ce que je suis !

Cette fois, elles éclatèrent de rire.

- Je veux y aller aussi ! décréta Jessica qui arrivait dans la cuisine.

Je grognai.

- Non, Jessica, pas cette fois, répondit maman en lui tapotant l'épaule pour la consoler.

- Ce n'est pas juste ! hurla-t-elle en s'écartant.

- Kalahi ! criai-je dans son oreille.

Je quittai ma chaise et me mis à danser comme un Indien autour de la table.

Jessica fulminait de rage.

- Ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste ! pleurnichait-elle.

- Mais tu n'aimes pas la jungle, lui rappelai-je.

- Si !

- La prochaine fois, ce sera ton tour, lui promit Caroline en sirotant sa tasse de café. Je suis sûre que ta tante voudra te montrer Baladora à toi aussi !

- Oui, quand tu seras un peu plus âgée, ironisai-je. Tu sais, cette île est trop dangereuse pour les enfants !

J'avais dit ça pour la vexer. Bien sûr, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait là-bas. Ni des risques que j'allais courir. Si j'avais su...

Après le repas, maman m'aida à faire ma valise.

Je ne voulais prendre que des shorts et des

T-shirts en raison de la chaleur qui régnait à Baladora. Mais Caroline insista pour que je prenne aussi des chemises à manches longues et des jeans. Elle expliqua qu'il y avait d'innombrables insectes et qu'en traversant la végétation on pouvait se blesser. Mieux valait se couvrir.

-Baladora est proche de l'équateur, alors le soleil tape très fort. Surtout prends de quoi te protéger contre ses rayons ! me recommanda-t-elle. La température ne descend pas au-dessous de 40 °C pendant toute la journée.

Je cachai la tête réduite dans mes bagages pour éviter que Jessica la dérobe encore une fois. D'accord, je suis parfois odieux avec ma sœur. Mais il faut reconnaître qu'elle le mérite.

Sur la route de l'aéroport, je ne pus m'empêcher de penser à elle. J'avais du mal à me rendre compte que je m'envolais pour vivre des aventures palpitantes au côté de Benna. Et qu'en plus je serai tranquille puisque Jessica restait à la maison ! Je me promis de lui rapporter un beau souvenir, comme un fruit empoisonné ou bien un serpent venimeux !

À l'aéroport, maman me fit mille et une recommandations. Elle n'arrêtait pas de m'embrasser, à tel point que j'en fus gêné.

Heureusement, il était temps pour Caroline et moi d'embarquer. J'eus tout de même un petit pincement au cœur lorsque ce moment arriva.

J'étais fébrile et effrayé, heureux et mort de peur. Toutes ces sensations faisaient un drôle de mélange.

- N'oublie pas de nous écrire, me rappela maman alors que je me dirigeais vers la zone d'embarquement.

- Si je trouve une boîte aux lettres, répondis-je en riant.

Le voyage fut très long. Tellement long qu'on nous projeta trois films de suite. Caroline passa la plus grande partie du temps plongée dans ses notes. Elle ne releva le nez que lorsque les hôtes commencent à servir le dîner. Elle en profita pour évoquer le travail de ma tante.

— Tu sais, Marc, Benna a trouvé deux variétés de plantes inconnues. L'une d'elles est une vigne grimpante qu'elle a appelée *Benna Lepticus*, enfin, un nom de ce genre. Elle a sillonné des régions inexplorées. Elle est même sur le point d'élucider certains mystères.

— Je suis sûr que la révélation de ces découvertes va la rendre encore plus célèbre, déclarai-je fièrement.

- Quand vous a-t-elle rendu visite pour la dernière fois ? me demanda tout à coup Caroline.

- Il y a longtemps. Je ne me rappelle même plus à quoi elle ressemble. J'avais quatre ans.

Caroline approuva tout en beurrant une tartine.

- Est-ce qu'elle t'avait ramené des cadeaux, disons... un peu spéciaux ?

Je fronçai les sourcils. Que voulait-elle dire par « cadeaux spéciaux » ?

Constatant que je ne saisisais pas le sens de sa question, elle repoussa son plateau-repas et se tourna vers moi.

Je ne pouvais pas voir ses yeux. Elle portait encore ses lunettes noires. Quelle idée ! Mais je sentis qu'elle m'observait d'une façon très étrange. Comme si elle m'étudiait !

- Est-ce que ta tante t'a rapporté un objet de la jungle lors de sa dernière visite ?

Cette insistance commençait à m'énerver.

- Je ne m'en souviens plus. Une chose est sûre, on ne m'a jamais offert un truc aussi sympa que la tête réduite. Elle est vraiment géniale !

Visiblement déçue par ma réponse, elle retourna à son dîner et ne m'interrogea plus.

« Pourquoi Caroline s'intéresse-t-elle tellement à ce que me donne Benna ? pensai-je. Bizarre... »

Je n'eus pas le temps d'approfondir cette question. La fatigue commençait à me gagner, et je m'assoupis.

Le vol dura toute la nuit. L'aube commençait à pointer quand nous arrivâmes en Asie du Sud-Est. À travers le hublot, on pouvait voir la couleur pourpre du ciel. Le soleil ressemblait à une boule de feu qui montait tout doucement à l'horizon. C'était génial. Je n'avais jamais rien vu d'aussi superbe !

J'étais en admiration devant ce tableau lorsque Caroline me sortit de mes rêveries :

— Nous allons bientôt atterrir et changer d'avion. Un gros jet comme celui-ci ne peut pas se poser sur Baladora. Nous irons là-bas dans un petit appareil.

Pour un petit appareil, c'était un petit appareil ! Un vrai coucou, oui ! On aurait dit un jouet ! Deux courtes hélices rouges semblaient tout juste accrochées aux minuscules ailes.

Caroline me présenta au pilote. C'était un homme jeune, d'une trentaine d'années. Il portait une chemise bariolée et un short kaki. Il avait des cheveux noirs bien lisses et une grosse moustache. Il s'appelait Ernesto.

- Est-ce que ce truc peut voler ? hasardai-je.

- On verra bien !

Manifestement, mes doutes l'amusaient.

Il nous aida à monter les marches en métal pour atteindre la cabine. Elle était si étroite qu'elle pouvait à peine nous contenir tous les trois.

Ernesto démarra. Le moteur se mit à tousser et à crépiter. Il faisait un tel brouhaha qu'on n'arrivait pas à entendre ce que nous disait le pilote. On finit par deviner qu'il nous conseillait d'attacher nos ceintures de sécurité. La carlingue était si légère que j'avais l'impression de voler en deltaplane. Le vacarme devenant insupportable, je me bouchai les oreilles.

Quelques minutes plus tard, nous surplombions l'océan d'un bleu-vert magnifique.

À un moment, il fallut traverser une zone de turbulences. Nous fûmes secoués comme des pruniers ! Constatant mon inquiétude, Ernesto me rassura en m'expliquant que ce ne serait pas long. Cramponné aux accoudoirs, je vécus un véritable calvaire qui sembla durer une éternité. Au bout d'un quart d'heure, le calme revint enfin. Je distinguai alors un chapelet de minuscules îlots verdoyants bordés de sable jaune.

- Ces îles sont toutes sauvages, précisa Caroline. Regarde celle-ci.

Elle désignait une étendue de terre en forme d'œuf.

- On y a découvert un trésor de pirates, continua-t-elle. De l'or et des bijoux qui valaient des millions et des millions de francs.

- Super ! m'exclamai-je.

Ernesto réduisit les gaz et le zinc ralentit.

- Et voici la plus belle de toutes, Baladora ! annonça Caroline en la montrant à travers l'épaisse vitre.

Elle était beaucoup plus étendue que les autres îles et ressemblait à un croissant de lune. Ses côtes étaient très découpées.

- Je n'arrive pas à croire que Benna est quelque part en bas !

- Ne t'en fais pas, elle y est, répondit Caroline sur un ton mystérieux.

Ernesto amorça la descente. Il décrivit une longue boucle et piqua en direction de Baladora.

J'admirais le superbe rivage lorsque le pilote se tourna vers nous. Je vis instantanément qu'il avait des ennuis.

- Il y a un pépin, hurla-t-il afin de couvrir le bruit infernal de l'engin.

- Comment ça, un pépin ? s'inquiéta Caroline.

- Oui, et un gros, confirma Ernesto, décomposé. Je... je ne peux pas me poser ici. Vous devez sauter tous les deux !

- Mais... nous n'avons pas de... parachutes. La panique me faisait bégayer.

- Ça ne fait rien. Sautez sur quelque chose de mou ! cria Ernesto.



Je respirais avec peine. J'étais tellement oppressé que j'avais l'impression que ma poitrine allait éclater. Je me crispai sur mon fauteuil. Je m'apprêtais à faire ma dernière prière lorsque je remarquai le visage hilare de Caroline.

- Ernesto, Marc est trop intelligent pour toi. Il ne gobera pas une farce aussi grossière.

Ce dernier s'esclaffa et me fixa avec insistance :

- Tu m'as cru, n'est-ce pas ?

- Pas du tout ! Je savais que c'était une blague, mentis-je alors que mes genoux continuaient à s'entrechoquer.

Ils rirent comme des enfants.

- Tu es vraiment cruel ! lui reprocha Caroline. Ce n'est pas gentil de ta part.

- Tu dois apprendre à réagir très vite dans la jungle, me dit Ernesto, devenu subitement sérieux.

Puis il revint à son tableau de bord.

Mon cœur reprit son rythme normal et, le nez collé au carreau, je pus admirer Baladora qui s'étalait au-dessous de nous. Effrayés par le bruit du moteur, des oiseaux blancs s'envolèrent précipitamment dans toutes les directions.

Sur la côte sud, de grosses vagues venaient s'écraser contre des rochers. Plus loin, une petite parcelle de terre défrichée servait de piste.

L'atterrissage fut tellement brutal que nous rebondîmes sur nos sièges. L'avion roula encore sur quelques dizaines de mètres avant de stopper. Ernesto coupa le contact, ouvrit la portière et nous aida à descendre. Puis il déposa nos bagages par terre, nous fit un bref salut amical et remonta dans son petit coucou rouge.

Son départ souleva un énorme nuage de poussière qui nous aveugla. L'appareil s'éleva avec difficulté, tanguant sous l'effet des bourrasques. Il prit de l'altitude et disparut enfin à l'horizon.

- Où allons-nous maintenant ? demandai-je.

Pour toute réponse, Caroline prit sa mallette et marcha. Je lui emboîtai le pas. Elle m'indiqua au loin une clairière couverte d'herbes hautes. Derrière de grands cocotiers se dressaient des édifices gris et bas, alignés les uns à côté des autres.

- Voici notre quartier général, annonça-t-elle fièrement. A part ce terrain d'atterrissage, il n'y a rien d'autre : pas de routes, pas de maisons. Que la jungle sauvage !

- Il y a un téléphone ?

Caroline éclata de rire. Elle ne s'attendait certainement pas à une telle question. « J'ai dû dire une bêtise », pensai-je naïvement.

Nous nous dirigeons vers les maisonnettes. Le soleil n'était pas encore bien haut. Pourtant l'air était déjà chaud et humide. Une multitude d'insectes blancs voletaient autour de nous. Ils surgissaient de partout dans un bourdonnement agaçant. J'entendis aussi le cri aigu d'un oiseau, quelque part au loin, suivi d'un long gémissement triste.

Caroline avançait rapidement sans prêter attention aux moustiques. Elle allait tellement vite que j'avais du mal à la suivre. Je dégoulinais de sueur, et ma nuque commençait à me démanger. Quelle aventure !

- On est complètement isolés du monde ici, non ? demandai-je en essayant de dissimuler mon anxiété.

- Pas vraiment ! On peut contacter Ernesto par radio. En cas de besoin, il est là en une heure à peine, me renseigna Caroline sans ralentir son allure.

Je fus rassuré, mais restais intrigué. Pourquoi était-elle si pressée ?

Je faisais d'aussi grandes enjambées que la végétation dense me le permettait.

Ma valise pesait de plus en plus lourd. De ma main libre, j'essuyai mon front. Je transpirais à

grosses gouttes. Heureusement, nous nous approchions des habitations.

Bientôt je verrais Benna. Je l'imaginai déjà courant vers moi pour m'accueillir.

Mais tout paraissait désert.

Une antenne de radio était plantée à côté des bâtiments. Ces constructions carrées avec des toits en terrasse ressemblaient à des cartons renversés. Des ouvertures avaient été pratiquées dans chaque mur.

- À quoi sert le tissu qui recouvre ces ouvertures ? m'étonnai-je.

- Ce sont des moustiquaires, répondit Caroline. Elles empêchent les insectes de pénétrer. Tu as déjà vu un moustique aussi gros que ton poing ?

- Que mon poing ? Non !

- Eh bien, ici, tu en verras.

« Elle plaisante ! Enfin, j'espère... », essayai-je de me rassurer.

On arriva à la première bâtisse. C'était la plus longue. Je posai mes affaires, retirai ma casquette et l'agitai comme un éventail. Quelle chaleur !

Caroline poussa une porte battante et la garda ouverte pour me laisser passer.

- Benna ! appelai-je, impatient.

J'abandonnai mon bagage devant l'entrée et fonçai à l'intérieur pour sauter dans les bras de ma tante. J'avais tellement hâte de la revoir !

Le soleil se reflétant dans une glace m'aveugla.

Il me fallut cinq secondes pour m'habituer à cette clarté.

Je parcourus la pièce du regard. C'était un laboratoire. Une table était envahie de tubes à essai et d'autres instruments. Il y avait une étagère sur laquelle étaient posés des cahiers noirs et des livres.

- Benna ! appelai-je encore.

Soudain, je crus l'apercevoir avec sa blouse blanche. Elle était voûtée et me tournait le dos. Elle pivota et s'essuya les doigts sur un torchon. Et là... Quelle déception !

Ce n'était pas elle, c'était un homme dont l'épaisse chevelure grisonnante était plaquée en arrière. Ses yeux étaient d'un bleu aussi pâle que celui du ciel.

Il me dévisagea avec dureté et son expression me fit frissonner malgré la chaleur. Il finit par esquisser un sourire en direction de Caroline.

- Il l'a ? demanda-t-il d'une voix rauque.

- Oui, il l'a ! répliqua Caroline, très nerveuse.

L'inconnu poussa alors un profond soupir de satisfaction.

Je me sentais de moins en moins à l'aise. Que signifiait ce dialogue ? Qu'étais-je censé avoir ?

- Bonjour ! risquai-je timidement. Où est Benna ?

Avant qu'il puisse me renseigner, une fille jaillit de la pièce du fond. Ses cheveux blonds et raides contrastaient avec ses pupilles du même bleu que

celles de l'inquiétant personnage. Elle portait un T-shirt et un short beige clair.

- Voici ma fille Karène, dit l'homme. Et je suis le Dr Richard Hawlings, le frère de Caroline.

Puis il s'adressa à Karène :

- Voici Marc, le neveu de Benna.

- Salut, Marc ! lança-t-elle.

- Salut ! fîs-je, embarrassé.

- En quelle classe tu es ?

- En sixième.

- Moi aussi. Sauf que je ne vais pas au collège ce trimestre. On m'a obligée à rester dans ce fichu patelin, précisa-t-elle en foudroyant son père d'un regard accusateur.

- Où est Benna ? demandai-je. Je pensais la trouver ici en arrivant.

Le docteur Hawlings me fixa pendant un long moment avant d'avouer :

- Benna n'est pas ici.

- Pardon ?

Je n'étais pas certain d'avoir bien compris.

- Elle... euh... travaille ?

- Nous n'en savons rien.

Ces mystères commençaient à m'inquiéter sérieusement.

Caroline se massa les tempes puis m'annonça froidement :

- Ta tante a... disparu !

Ces mots me figèrent. Cette nouvelle était d'autant plus terrible que la révélation de Caro-

line avait été brutale, dénuée de tout sentiment.

- Elle a disparu depuis quelques semaines, enchaîna Karène en lorgnant furtivement son père. Nous n'avons pas cessé de la chercher.

- Je... je..., bredouillai-je, troublé.

- Ta tante s'est perdue dans la jungle, expliqua le Dr Hawlings.

- Mais... Caroline nous avait dit que...

Il leva le bras pour m'arrêter :

- Elle s'est bien égarée, Marc !

- Alors... pour... pourquoi n'avez-vous pas prévenu ma mère ?

- On ne voulait pas l'affoler. Benna est sa sœur après tout. Caroline est venue te chercher exprès pour nous aider à la retrouver.

- M o i ? Mais... comment pourrais-je vous aider ?

Le Dr Hawlings s'approcha plus près de moi :

- T u le peux, Marc ! Parce que tu possèdes... le pouvoir magique de la jungle !



- Je possède... quoi ?

Complètement hébété, je fixais le Dr Hawlings.  
De quoi parlait-il au juste ? D'un jeu vidéo ?

- Tu as le pouvoir magique de la jungle, répétait-il. C'est...

Karène l'interrompit :

- Papa, laisse Marc tranquille ! N'oublie pas qu'il a fait un long voyage. Il doit être exténué.

- Oui, c'est vrai ! approuvai-je, heureux de son intervention.

- Viens t'asseoir à côté de moi ! m'ordonna Caroline en me désignant un tabouret.

Puis elle s'adressa à Karène :

- Est-ce qu'il reste des boissons fraîches ?

Karène ouvrit le petit réfrigérateur placé contre le mur du fond. Elle me tendit une canette de jus d'orange que j'ouvris sans plus attendre. Le liquide glacé me procura une agréable sensation de fraîcheur.

- Tu as déjà été dans la jungle ? demanda-t-elle en se penchant vers moi.

- Non , mais j'ai vu beaucoup de films qui la montraient.

- Ici, ça n'a rien à voir avec le cinéma, se moqua-t-elle. Si tu crois qu'il y a des gazelles et des éléphants rassemblés autour d'un lac, tu te trompes. À Baladora, ça n'existe pas !

— Et on voit quels animaux ?

- Surtout des moustiques. Des tonnes de gros moustiques !

-Voyons, Karène, il y a aussi de très beaux oiseaux, intervint Caroline. Les cacatoès, par exemple, ont un plumage magnifique.

Je ne supportais plus la chaleur. Pour me soulager, j'appliquai la canette froide sur ma joue.

Le Dr Hawlings continuait à me lorgner de façon curieuse. J'étais convaincu qu'il me cachait quelque chose d'important au sujet de Benna. J'étais décidé à en savoir plus.

- Qu'est-il arrivé exactement à ma tante ?

- Il n'y a pas grand-chose à dire, grommela-t-il en fronçant les sourcils. Elle faisait des recherches sur une espèce inconnue d'escargots. Et puis, une nuit, elle s'est volatilisée.

- Nous avons été très inquiets, renchérit Caroline en se mordant la lèvre inférieure. Nous avons fouillé partout. Puis nous avons pensé que tu pouvais nous être d'un grand secours.

- Mais je ne vois pas comment !

- Nous, oui ! Ta tante t'a transmis le pouvoir magique la dernière fois qu'elle vous a rendu visite. C'est écrit noir sur blanc dans ses notes, là-bas.

Elle indiqua du doigt les carnets alignés sur l'étagère. Que signifiait tout cela ?

- Je n'y comprends toujours rien. D'après vous, Benna m'aurait transmis une sorte de don ?

- Absolument, acquiesça le Dr Hawlings. Elle craignait qu'il ne tombe entre de mauvaises mains. C'est pourquoi elle t'a initié.

- Tu es certain que tu ne t'en souviens pas ? insista Caroline.

- J'étais trop petit pour me rappeler quoi que ce soit.

- Cependant elle l'a fait. Nous le savons ! Tu...

- Mais comment pouvez-vous en être aussi sûrs ? l'interrompis-je.

- Parce que tu as vu le talisman rougeoyer ! Or il ne peut s'allumer qu'en présence d'une personne qui a ce pouvoir. Nous l'avons lu dans les commentaires de Benna.

Ma gorge se noua. J'avais du mal à avaler ma salive.

- Pourtant je ne me sens pas du tout étrange, dis-je en essayant de reprendre mes esprits.

- Cette magie existe depuis très longtemps, expliqua le Dr Hawlings. Elle appartenait aux Oloyans, un peuple qui vivait autrefois sur Baladora.

- La tête que je t'ai rapportée appartenait justement à un Oloyan, ajouta Caroline.

- Benna avait découvert cette magie et elle te l'a communiquée, enchaîna le Dr Hawlings.

Même Karène y alla de son commentaire :

- Marc, tu dois nous aider à la retrouver... avant qu'il soit trop tard !

— Je... je vais essayer, marmonnai-je.

Mais au fond de moi je doutais.

« Ils se trompent. Ils m'ont certainement pris pour un autre. Je ne possède aucun pouvoir magique. Que vais-je faire à présent ? »



Je passai le reste de la journée à explorer les environs du camp en compagnie de Karène. Je découvris de surprenantes araignées jaunes, aussi longues que mon pied. Karène me montra également une plante Carnivore capable de happer un insecte à l'aide de ses feuilles et de le maintenir prisonnier jusqu'à ce qu'elle l'ait complètement avalé.

Un spectacle fabuleux !

Pour finir, nous grimpâmes sur un arbre. Une fois bien installés sur des branches, nous fîmes mieux connaissance. On parla de tout et de rien.

Je trouvais Karène sympathique. C'était une fille sérieuse qui ne plaisantait pas beaucoup. Elle détestait Baladora. J'appris qu'elle avait perdu sa mère lorsqu'elle était toute petite.

- Je voudrais retourner aux États-Unis, dans le New Jersey chez ma grand-mère maternelle, confia-t-elle. Mais papa s'y oppose !

Tout en l'écoutant, je ne cessais de repenser à ce pouvoir. Je me torturais les méninges pour comprendre comment j'aurais pu entrer en sa possession.

C'est vrai que j'ai toujours été attiré par les films sur la jungle. Sans oublier les livres et les jeux qui s'en inspirent. Mais ce penchant ne signifiait pas que je faisais partie de ce monde ou que j'avais des aptitudes spéciales.

Et maintenant Benna s'était évanouie dans la nature. Ses amis désespéraient de la revoir un jour. Etais-je vraiment capable de les aider ?

Malgré la fatigue du voyage, je fus incapable de trouver le sommeil cette nuit-là. Une foule de questions m'assaillaient. J'occupais l'un des sept bungalows alignés derrière le laboratoire. Chacun de nous avait le sien.

Le mien était assez vétuste. L'armoire pouvait à peine contenir mes affaires. Une douche était installée au fond de la pièce. Je plaçai la tête réduite sur la table de chevet.

Je réfléchissais, allongé sur le matelas étroit et mal rembourré, les yeux fixés au plafond bas. A travers la fenêtre restée ouverte parvenait le chant d'un grillon. Ce chant fut soudain couvert par le hurlement sauvage d'un animal :

- Caww ! Caww ! Caww !

J'en eus des frissons. Je craignais pour la vie de ma tante.

- Il faut que je la retrouve, dis-je à haute voix. J'essayais de me rappeler le visage de Benna, mais le souvenir était flou. L'image que j'avais gardée d'elle était celle d'une femme rondelette et très brune. Je me rappelais aussi qu'elle parlait très vite, avec enthousiasme. C'était tout...

« Et ce fameux pouvoir, comment me l'aurait-elle transmis ? D'ailleurs, peut-on vraiment transmettre le don de la magie à quelqu'un ? »

Je cherchais dans ma mémoire un indice qui m'aurait échappé. En vain !

Pour moi, il n'y avait décidément qu'une seule explication à tout ceci : Caroline et le Dr Hawlings m'avaient confondu avec quelqu'un d'autre ! C'était juste une terrible méprise. Je décidai d'en parler avec eux à la première heure le lendemain.

Toute cette histoire m'empêcha de fermer l'œil. J'étais vraiment perturbé. Je résolus de faire une petite promenade pour prendre un peu l'air et oublier mes soucis.

Ma hutte était la dernière de la rangée. Debout sur le seuil, je pouvais voir celles de Karène, de Caroline et du Dr Hawlings. Aucune lumière ne brillait. Ils s'étaient donc couchés.

- Caww ! Caww !

Le cri retentit encore une fois au loin. Une petite brise faisait légèrement ployer les herbes hautes. Le sifflement qu'elles produisaient en s'inclinant m'impressionna.

N'ayant gardé qu'un caleçon pour la nuit, je passai rapidement un T-shirt long et large, j'enfilai mes baskets et sortis sans faire de bruit.

- Caww ! Caww !

Cette fois, la bête semblait toute proche.

L'air était presque aussi chaud que durant la journée. Mais la rosée était si abondante que je dérapais sur le sol humide.

Je longuai les cabanons silencieux et plongés dans le noir. À ma droite, je distinguais les ombres mouvantes des arbres bercés par le vent. Le ciel avait pris une couleur pourpre. La lune et les étoiles se cachaient derrière une épaisse couche nuageuse.

Finalement, mon expédition n'était peut-être pas une bonne idée. L'obscurité était totale et je n'avais pas pris de torche électrique.

Je me souvins des conseils de Caroline. « Fais attention, m'avait-elle averti en me disant bonsoir. Tu ne dois jamais sortir sans éclairage. La nuit appartient aux créatures de la jungle ! »

Je décidai de contourner le laboratoire et de rejoindre aussitôt ma chambre.

Soudain, je constatai avec effroi que je n'étais pas seul. Dans les ténèbres, j'aperçus deux points lumineux. Ils se dirigeaient sur moi, menaçants. C'étaient des yeux !

Un frisson courut le long de mon dos. Était-ce une bête ?

Mes jambes me lâchaient. D'autres points lumineux avançaient, tout aussi inquiétants.

Puis d'autres, et encore d'autres...

C'était terrifiant ! Des dizaines de pupilles jaunes étaient amassées et m'encerclaient ! Je restais planté là, incapable de réagir...

Je devais m'enfuir au plus vite. Mais par où ? J'étais cerné.

Bel et bien piégé !



Mes genoux s'entrechoquaient comme des castagnettes. J'allais hurler ! Mais je craignais tellement de m'évanouir que je me repris.

Brusquement les orbites s'enflammèrent en cascade. Incroyable ! Elles étincelaient de mille feux. La lumière qui s'en dégagea me révéla qu'elles n'appartenaient pas à des animaux.

Ni à aucune créature de la jungle. Horreur ! Elles appartenaient à des... humains !

Les flammes rougeoyantes émergeaient d'une centaine de têtes réduites. Leurs mines patibulaires m'arrachèrent un gémissement.

- A a h h !

Je pris mes jambes à mon cou. Je courus aussi vite que possible en direction du laboratoire, me retournant de temps en temps pour vérifier si je n'étais pas poursuivi. Mon cœur allait éclater sous l'effort.

Hors d'haleine, je poussai violemment la porte

battante et m'engouffrai comme une tornade à l'intérieur du bâtiment. Je m'adossai contre le mur pour reprendre mes esprits et mon souffle. Je venais de connaître la plus belle peur de ma courte existence.

Peu à peu, je retrouvai mon calme.

Mais pourquoi ces crânes étaient-ils empilés ainsi ?

Dire qu'il y a très longtemps ces têtes avaient appartenu à des hommes ! Et à présent... J'essayais à tout prix de chasser ces images.

En plus cette épreuve m'avait assoiffé et j'avais besoin de me désaltérer.

Tâtonnant dans l'obscurité, j'essayai d'atteindre le réfrigérateur et heurtai une chaise. Je touchai un objet posé sur la table et qui roula. Je le rattrapai juste à temps. C'était... une lampe de poche. - Super ! m'écriai-je. À partir de maintenant, je suivrai les consignes de Caroline.

Je pressai le bouton et un faisceau lumineux inonda le sol. Je décrivis ensuite un grand cercle, à la recherche de la glacière. Et j'aperçus l'étagère où se trouvaient les cahiers de Benna.

Ma curiosité fut plus forte que la soif. J'en pris un au hasard. Il était si lourd que je faillis le lâcher. Je le plaçai sur la table et m'installai sur un tabouret. Je le feuilletai, espérant y trouver des réponses à mes interrogations. Peut-être allais-je tomber sur le passage où Benna parlait du pouvoir ?

Je remarquai avec soulagement que l'écriture

était parfaitement droite et lisible. Je tournai les pages et vit que les notes étaient classées par années. Je recherchai donc la date de sa visite chez nous.

En parcourant le texte, je découvris l'enthousiasme de Benna pour son métier. Elle décrivait les animaux qu'elle étudiait avec passion. Elle signalait ensuite l'existence d'une grotte qu'elle avait explorée dans une région rocailleuse de l'autre côté de l'île. Cette caverne avait été habitée, presque deux cents ans auparavant, par les Oloyans. Suivait alors la longue liste de ses trouvailles.

Benna était probablement très émue, car le style et l'écriture commença à changer. Les lettres étaient penchées et les phrases de plus en plus hachées.

Enfin j'atteignis le chapitre « Vacances d'été ». La lecture des premières lignes me coupa le souffle.

C'était incroyable ! Les mots de Benna étaient... terrifiants !

Je tenais solidement la torche. Et je me remis à lire, mes lèvres bougeant imperceptiblement.

« Rien ne pourra plus arrêter le Dr Hawlings et sa sœur Caroline. Ils continueront de détruire la jungle ainsi que les créatures qui y vivent. Ils n'ont aucun scrupule à blesser et à tuer, pourvu qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent ! »

J'ajustai la lumière sur le papier et poursuivis :  
« La découverte du pouvoir magique de la jungle fut un exploit fantastique pour moi. Mais je sais que ce secret est menacé aussi longtemps que le Dr Hawlings et Caroline resteront ici. Ils n'hésiteront pas à l'utiliser pour faire du mal. J'ai donc décidé de le mettre en sûreté. Je vais le transmettre à mon neveu Marc. Il vit aux États-Unis, à des milliers de kilomètres. Si le Dr Hawlings s'empare de ce pouvoir, la jungle sera entièrement détruite. Et... moi avec ! »

J'étais fasciné par ces révélations, et je n'étais pas au bout de mes surprises.

« Si, par malheur, le Dr Hawlings réussit à le découvrir, il n'hésitera pas à me couper la tête et à la réduire jusqu'à ce que personne ne puisse me reconnaître. Il en fera de même avec Marc s'il apprend que le garçon le possède. Heureusement que mon neveu se trouve très loin d'ici ! »

- Ohhhh... Nooon !

Je n'avais pu m'empêcher de gémir. Le Dr Hawlings allait... ?

Je relus tout haut la dernière ligne : « Heureusement que mon neveu se trouve très loin d'ici ! »

-Mais... je ne suis pas à des milliers de kilomètres ! m'écriai-je. Je suis là, bien là...

Je commençais à comprendre. Caroline m'avait fait venir à Baladora pour me voler le don. Puis, avec son frère, ils avaient projeté de m'exécuter ! Mon cœur se mit à cogner très fort. Je refermai violemment le carnet de Benna.

« Que lui ont-ils fait ? Ont-ils essayé de la faire avouer ? Lui ont-ils fait du mal ? Peut-être s'est-elle sauvée ? M'ont-ils emmené ici pour lui tendre un piège et nous assassiner tous les deux ? »

Je tremblais de tous mes membres.

« Et moi qui croyais que c'étaient des amis... Mes amis ! »

Je n'étais plus en sécurité. Il me fallait absolument prendre mes affaires et quitter ces monstres

le plus rapidement possible. « Je vais m'enfuir d'ici... ! vite... très vite ! » décidai-je.

Je bousculai le tabouret en me levant et me hâtai vers la sortie. Je m'apprêtais à pousser la porte battante. Mais quelqu'un était là, debout dans l'obscurité, me barrant le passage.

— Où vas-tu comme ça ? demanda une voix.

Karène pénétra brutalement dans la pièce. Elle portait un T-shirt large qui lui arrivait aux genoux. Ses longs cheveux étaient en désordre.

- Mais que fais-tu ici, Marc ?

- Laisse-moi passer ! ordonnai-je en la menaçant avec la torche.

Elle recula, visiblement effrayée par mon geste.

- Hey ! s'écria-t-elle.

- Je dois partir d'ici, insistai-je en la bousculant.

- Qu'est-ce qui te prend, Marc ? Tu es devenu fou ?

- Je suis au courant de tout. J'ai vu les notes de Benna, grognai-je en éclairant son visage. J'ai lu ses révélations à propos de ton père et de ta tante Caroline.

- O h !

Je maintins le faisceau lumineux dans sa direction en l'éblouissant.

- Où est Benna ? demandai-je sèchement. Tu sais où elle est ?

- Baisse la lampe... d'accord ? Ce n'est pas la peine de m'aveugler.

Je consentis à bouger mon bras.

- Qu'est-ce que ton père a fait à ma tante ? grondai-je, furieux.

- Rien ! s'indigna Karène. Il ne lui a rien fait ! Mon père n'est pas un monstre ! Elle ne s'entendait pas avec lui sur certains points. C'est tout !

- Est-ce que tu ignores vraiment l'endroit où elle se trouve ? Allez ! dis-moi la vérité : est-ce qu'elle s'est cachée quelque part... pour fuir ton père ? Est-elle encore sur l'île ?

Mes questions pleuvaient. J'eus envie de la secouer jusqu'à ce qu'elle m'avoue tout.

- Nous ne savons pas où se trouve Benna, répondit-elle en mettant de l'ordre dans sa chevelure. Je t'assure ! C'est pour ça que Caroline t'a ramené ici, pour nous épauler. Nous sommes très anxieux à son sujet.

- Tu mens ! hurlai-je de colère. J'ai lu ses cahiers. Ton père est loin de s'en faire pour elle.

- En tout cas, moi, je suis inquiète ! Je l'apprécie beaucoup. Elle a été très gentille avec moi. Je me fiche pas mal du désaccord qu'il y a entre elle et papa.

J'éblouis de nouveau Karène. Je voulais vérifier si elle était sincère.

Ses yeux bleus brillaient et une larme perlait sur

sajoue gauche. Cette fois, je fus convaincu. Elle disait la vérité.

- Eh bien, si tu t'inquiètes pour elle, aide-moi à m'échapper.

- D'accord, fit-elle spontanément.

Je poussai la porte et sortis. Elle me suivit en la refermant délicatement derrière elle.

- Éteins. Il ne faut pas que papa et Caroline te voient ! conseilla-t-elle.

Je m'exécutai et nous courûmes en direction de mon bungalow.

- Je vais vite m'habiller, murmurai-je.

A l'idée de m'aventurer seul en pleine nuit, au fond de la jungle, je claquais des dents. Je m'arrêtai net :

- Comment vais-je la retrouver ?

- Tu peux utiliser le pouvoir, suggéra Karène.

- Mais je ne peux pas ! Jusqu'à ce matin, j'ignorais que je l'avais. Et je n'arrive pas à y croire. Elle s'entêta :

- Essaie, au moins !

- Le problème, c'est que j'ignore comment me servir de ce pouvoir.

- C'est lui qui va te guider. Tu verras, il te conduira jusqu'à Benna.

Je n'étais pas du tout convaincu, mais préférerai ne rien dire.

Je repensai aux notes prises par ma tante. Mon cœur battait la chamade. Une angoisse profonde me submergea.

« Heureusement que mon neveu est très loin d'ici ! » avait-elle écrit. Cette certitude me parut bien ridicule. « Je suis là et je ne sais toujours pas comment faire pour échapper au Dr Hawlings et à Caroline. »

- Je vais vite enfiler quelque chose et décamper d'ici, repris-je à l'intention de Karène.

- Dépêche-toi ! chuchota-t-elle. Et ne fais pas de bruit, mon père a le sommeil très léger.

Mon bungalow était en vue. Nous étions sur le point de l'atteindre quand j'entendis des pas. Ils étaient rapides et saccadés. Karène sursauta et serra mon bras.

- Oh ! nooon. C'est lui !

J'étais désespéré. Devais-je courir ? Essayer de me cacher ? J'avançais, puis reculais.

Dans le *Roi de la jungle* j'aurais trouvé les mouvements justes. J'aurais su comment échapper à ces diables de Hawlings. J'aurais saisi une liane et je me serais balancé jusqu'à atteindre un endroit plus sûr. J'aurais même eu droit à une vie supplémentaire. Mais, bien sûr, ce que je vivais n'était pas un jeu.

Je me collai à la paroi de mon cabanon, et restai là, pétrifié, attendant d'être capturé.

Les pas se rapprochaient. Je retins ma respiration, mais mon cœur continuait à s'emballer.

J'étouffais... et je vis un animal étonnant ! Ce n'était pas le Dr Hawlings, mais un drôle de lapin avec de grandes oreilles qui bondissait tranquillement. Ses grosses pattes martelaient le sol à chaque saut.

La mystérieuse créature s'éloigna et disparut

entre deux épais taillis. Ouf ! Décidément, que d'émotions !

Karène plaça un doigt sur ses lèvres pour me rappeler de garder le silence.

- C'est une espèce de lapins géants, dit-elle. Ta tante l'a découverte il y a six mois.

- Très instructif ! Mais je ne crois pas que le moment soit idéal pour un cours de sciences naturelles.

- Rentrons dans ta chambre, ordonna Karène en me poussant par les épaules. Dépêche-toi. Si papa se réveille...

- Je sais trop bien ce qu'il me ferait ! l'interrompis-je en m'imaginant décapité.

Je tremblais tellement que j'eus un mal fou à m'habiller. J'enfilai un jean et un sweat-shirt à manches longues.

- Allez ! fais vite, s'impatienta Karène qui faisait le guet sur le seuil.

Ses réflexions me faisaient sursauter de frayeur à chaque fois.

- Eh ! Ce n'est pas la peine de me brusquer, protestai-je.

Je pris ma lampe de poche dans ma valise. J'allais sortir quand je m'aperçus que j'oubliais un élément essentiel : mon talisman ! Je le fourrai dans la poche de mon sweat-shirt et rejoignis

Karène qui trépignait dehors.

Je n'avais aucune idée de la direction à prendre. Et comment retrouver Benna ?

Ma gorge était si sèche qu'elle me faisait mal. Je pensai un instant à prendre une boisson fraîche dans le laboratoire. Mais ça risquait de réveiller le Dr Hawlings.

Karène marchait devant moi avec précaution. Heureusement, l'herbe humide étouffait le bruit de nos pas.

- N'allume pas la lampe de poche maintenant. Attends d'être caché, me conseilla-t-elle.

- Mais où dois-je aller ? Comment vais-je rejoindre Benna ?

- Il n'existe qu'un seul chemin, annonça-t-elle. Elle indiquait le rideau d'arbres qu'on apercevait à l'extrémité du terrain défriché.

- Et ensuite ? demandai-je peu rassuré.

Elle me regarda droit dans les yeux avant d'affirmer sur un ton sérieux :

- Le pouvoir fera le reste.

- C'est ça, oui ! Je n'aurai qu'à claquer des doigts et je me retrouverai sur la lune !

J'eus soudain envie de renoncer, de retourner dans mon petit lit étroit, de faire comme si je n'avais jamais lu les notes de Benna.

Nous passâmes devant l'impressionnant amas de crânes. Ils semblaient m'observer. Je me vis soudain sur ce monticule. Quelle horreur !

Ma résolution était prise, j'irais au bout de ma quête. Je n'avais aucune envie de finir sur cette pile monstrueuse.

Je me mis à détalier, poursuivi par Karène qui

essayait de rester à ma hauteur. À la lisière de la jungle, elle s'arrêta et déclara gentiment :

- Bonne chance, Marc.

- Mer... merci, bredouillai-je en stoppant à mon tour. Que vas-tu raconter à ton père demain matin ?

Elle haussa les épaules. Ses cheveux blonds balayés par le vent lui couvrirent le visage.

— Je lui dirai seulement que j'ai dormi toute la nuit et que je n'ai rien entendu.

- Merci !

Puis, serrant ma torche très fort, je me retournai et poursuivis ma course. J'empruntai un terrain sablonneux. Je sentais le sable humide crisser sous mes pas. La végétation luxuriante rendait ma progression difficile. Plus loin, un rempart de broussaille m'empêcha d'avancer. Il faisait tellement sombre que je ne pouvais rien distinguer. Étais-je encore sur le sentier ?

Je décidai d'allumer ma lampe. Je me trouvais au milieu d'une vaste étendue sauvage. D'énormes troncs s'élevaient vers le ciel. Ils semblaient m'attendre, comme des sentinelles infernales.

Je cherchais désespérément la piste. Il n'y en avait plus ! « Me voilà seul dans le monde impitoyable de la jungle », constatai-je, angoissé.

J'étais bien avancé !

— Oww !

J'écrasai un moustique sur ma nuque. Trop tard !  
Il m'avait déjà piqué.

Je me frictionnai le cou pour atténuer la douleur  
et me remis en marche, au hasard. Je gardais le  
faisceau lumineux dirigé vers le bas, pour voir où  
je mettais les pieds.

- Aa-oo-tah ! Aa-oo-tah !

Un cri perçant retentit. Il était très proche. Je  
m'arrêtai net.

« La nuit appartient aux créatures de la jungle ! »  
avait prévenu Caroline.

- Aa-oo-tah ! Aa-oo-tah !

Était-ce le lapin géant ? Non, le hurlement était  
trop puissant.

J'éclairai les alentours et la végétation prit une  
couleur pourpre. Aucun animal ne se montrait.  
J'examinai le sol. Impossible de me repérer dans  
ces ténèbres !

Mon corps entier était agité de tremblements. Je devais faire face à l'inconnu !

Subitement, le vent se leva. Il agita les feuilles des plantes grasses. Elles émirent un long sifflement. Comme si la forêt vierge poussait un profond soupir. « La jungle est vivante ! » pensai-je, en proie à l'affolement.

Les insectes bourdonnaient. Des brindilles craquèrent. Soudain, je perçus les pas feutrés d'une bête.

- Aa-oo-tah ! Aa-oo-tah !

Épuisé, je m'adossai à un arbuste. Je respirais avec peine. Guettant la créature invisible, je tendis l'oreille. S'était-elle rapprochée de moi ?

Un épais feuillage couvrait des branches basses. Il formait une sorte d'abri. J'éteignis la torche et m'y glissai. Je m'appuyai sur l'écorce lisse et contemplai le croissant de lune qui venait d'apparaître.

Ce toit providentiel m'apportait une précieuse protection. Je me calmai un peu.

J'étais épuisé et ne cessais de bâiller. Mes paupières étaient lourdes. J'essayai de rester vigilant, de résister à la fatigue. En vain.

Je posai ma joue contre un tapis de mousse me laissant bercer par le bourdonnement des insectes. Je plongeai très vite dans un sommeil profond. Je fis un rêve surprenant. Des dizaines de têtes réduites à la peau verdâtre, aux yeux noirs et globuleux, surgissaient de toutes parts. Leurs

bouches sèches étaient déformées par un rictus de haine. Elles planaient et dansaient autour de moi. Certaines allaient et venaient comme des balles de tennis. Elles rebondirent ensuite sur ma poitrine ou sur mon dos. Mais je ne sentais rien ! Elles se mirent soudain à chanter d'une voix enrouée :

- Dépêche-toi, Marc. Dépêche-toi !

C'était un chant de mort ! Leurs lèvres se tordaient. Leurs pupilles s'allumaient tandis qu'elles continuaient à ricocher sur moi.

Je poussai un cri et me réveillai en nage. Leurs intonations terrifiantes résonnaient encore dans mon cerveau.

Il me fallut quelques secondes pour me souvenir où je me trouvais. Je frottai mes paupières et découvris que le soleil montait déjà à l'horizon. Il faisait scintiller la cime de gigantesques bambous.

Mes vertèbres me faisaient souffrir et mes habits étaient humides. Je me sentais mal à l'aise.

Je repensai à ce cauchemar et plongeai instinctivement la main dans la poche de mon sweat-shirt. Mon fétiche était toujours là.

C'est alors que mon visage me démangea. Je me grattai la joue. Quelque chose y était collé. Un papillon peut-être ? Non ! J'inspectai mes doigts et je vis une grosse fourmi rouge de la taille d'une sauterelle.

- Beurk ! m'écriai-je en la jetant en l'air.

Je sentis des picotements sur ma peau, puis sur le torse et les jambes. Je me redressai et secouai mes vêtements.

Tout mon corps me chatouillait à présent. Je sautillais sur place comme un fou.

C'était affreux ! Des fourmis rouges géantes étaient en train de me recouvrir entièrement !

Je gesticulais dans tous les sens. Les fourmis montaient par centaines le long de mes membres me piquant cruellement. Je tentais désespérément de m'en débarrasser. Rien à faire ! Elles grouillaient dans mes cheveux. J'avais beau les enlever, elles revenaient à la charge, de plus en plus nombreuses. J'en eus la nausée.

C'était horrible. Elles étaient beaucoup trop nombreuses ! Désespéré, je me roulai par terre, espérant que la rosée du matin me soulage de leurs piqûres. Ce ne fut pas le cas ! Ma peau était maintenant boursouflée. Les insectes continuaient à courir sur moi.

Je me relevai en me tordant de douleur. Plus j'essayais de les écarter, plus les fourmis revenaient à l'assaut. J'arrivais à peine à respirer. Je suffoquais. Elles commençaient à m'étouffer !

- Kalahi ! criai-je de rage.

Stupéfaction ! Elles battirent en retraite.

- Kalahi !

C'était incroyable ! On aurait dit qu'elles fuyaient un danger, dans un désordre indescriptible. Je n'en revenais pas !

Je me frictionnai la nuque et les mollets pour atténuer l'effet des picotements. Les démangeaisons me faisaient toujours mal, mais je n'étais plus terrifié. Les ignobles bestioles étaient parties. Quel soulagement !

Ainsi, elles avaient filé dès que j'avais lancé mon fameux « kalahi ! ». Ce mot de victoire était venu sans que je sache trop comment. Ça alors ! Il avait donc un rapport direct avec le monde qui m'entourait... et mon porte-bonheur !

Ses yeux émettaient une vive lueur jaunâtre à travers la poche de mon sweat-shirt.

- Super !

Je sortis la tête, la plaçai en face de moi et prononçai distinctement :

- Kalahi !

La lumière augmenta d'intensité. Mon appel avait encore fonctionné.

Fabuleux ! Mais d'où provenait-il ? J'avais toujours cru que je l'avais inventé. Je compris soudain que « kalahi ! » était la clé du pouvoir magique.

Eh oui ! C'était l'évidence. Je contemplais la petite boule de chair, très fébrile. La conclusion était logique.

- Mais alors !... Mais alors je possède le... don !

Caroline et le Dr Hawlings disaient vrai. D'accord, je l'avais et je l'ignorais. Seulement, je n'étais pas au bout de mes peines.

Deux minutes auparavant, il avait empêché que je sois mangé tout cru. Mais pouvait-il me conduire jusqu'à Benna ?

- Oui ! hurlai-je. Oui, il le fera ! Je suis certain de la trouver à présent.

« Désormais, je n'aurai plus peur des créatures de la jungle, ni des dangers qui peuvent m'attendre. Je possède le pouvoir magique et je sais comment l'utiliser. Il ne me reste plus qu'à continuer. »

Les premiers rayons du soleil apparurent. La chaleur moite commençait à sévir. Au-dessus de moi, des dizaines d'oiseaux gazouillaient.

- Le soleil se lève à l'est, alors je vais vers là-bas, décidai-je.

Tenant la lampe de poche dans une main et la tête réduite dans l'autre, je me mis à marcher. Mais était-ce la bonne direction ?

Oui, bien sûr ! Je n'avais qu'à me fier au pouvoir.

« Il me conduira à elle, quel que soit l'endroit où elle se cache. »

J'essayais de me frayer un chemin parmi de grosses lianes, des bosquets touffus et des taillis. Des branches me barraient régulièrement le passage. De hautes herbes m'obligeaient à ralentir mon allure.

Il faisait chaud, très chaud. Je transpirais abon-

damment. Au bout de deux heures environ, je traversai une clairière.

- E h ! m'exclamai-je en sentant mes pieds s'enfoncer dans le sol.

Je perdis l'équilibre. Je gesticulais tellement pour me rétablir que mon talisman et ma torche m'échappèrent des mains. Ils s'envolèrent et atterrirent quelque part devant moi.

J'étais dans une position plus qu'inconfortable. Mes chevilles avaient disparu. Et plus je m'agitais, plus je m'enfonçais.

Je me débattis pour me dégager. Cela ne servit à rien. La terre atteignit très vite mes jambes puis ma taille.

Mais ce n'était pas de la terre. Je m'enlisais dans des sables mouvants !

Je n'arrivais plus à bouger. Je continuais à m'enliser dans le sable chaud et humide. J'eus la terrible impression qu'il n'y avait pas de fond. Épouvanté, j'imaginai que j'allais être totalement englouti.

Je tentai d'appeler à l'aide. Mais j'étais tellement paniqué qu'aucun son ne sortit de ma gorge. « A quoi ça servirait, d'ailleurs ? pensai-je. Il n'y a pas âme qui vive par ici. »

Pendant ce temps, je m'enfonçais plus profondément. Je gardais les bras levés, espérant agripper quelque chose.

J'essayai de mouvoir mon bassin. Impossible ! Le sable m'enserrait comme un corset. Je commençais à étouffer.

Je voulus ouvrir la bouche pour hurler au secours, mais je me souvins tout d'un coup de mon pouvoir. Je réunis le peu de souffle qui me restait et criai le plus fort possible :

- Kalahi ! Kalahi !

Il ne se passa rien !

- Kalahi ! Kalahi ! répétais-je de toutes mes forces.

Rien à faire ! J'avais l'impression que mes poumons allaient éclater. Je m'enfonçais encore et encore.

- Kalahi !

Toujours rien ! Personne en vue non plus, que cette forêt verte et impénétrable.

Et mon kalahi qui restait sans effet. J'étais complètement déboussolé. Pourtant...

- Oh ! mais oui, bien sûr.

Je venais de comprendre pourquoi ça n'avait pas marché. Je n'avais plus mon fétiche.

Où avait-il atterri ? Avait-il été avalé par la masse visqueuse ? Je le cherchai désespérément des yeux.

Soudain je l'aperçus. Il reposait sur un monticule sableux, sa face dirigée vers le ciel.

J'étais tellement content de l'avoir retrouvé ! Je tendis aussitôt les bras pour le saisir.

Impossible ! Il était trop loin. De dix petits centimètres qui me parurent des kilomètres.

Je fis des efforts désespérés pour l'attraper.

- Aaakhhh !

Je m'étais tiré comme un forcené. Il restait à peine cinq centimètres ! Hélas, c'était encore trop.

« C'est fini, me dis-je, résigné. Je vais mourir ici et personne ne le saura jamais. »



Atterré, j'appliquai une violente claque sur le sable. Et, surprise, le coup provoqua un remous qui déplaça la petite boule toute ridée. Alors mon sang se mit à bouillir. Avec l'énergie du désespoir, je recommençai à taper sur le sable. La précieuse tête rebondit. Fantastique, elle se rapprochait ! Tout n'était pas perdu.

Je renouvelai mon geste une fois. Deux fois... À présent, elle était à ma portée !

Je m'en emparai à la vitesse de l'éclair et laissai éclater ma joie :

- Kalahi ! Kalahi !

Je m'attendais à être transporté dans les airs et ramené sain et sauf sur la terre ferme.

Mais le miracle n'eut pas lieu ! Ma gorge se noua.

- Magie de la jungle ! Aide-moi, je t'en supplie. Je m'enlisai un peu plus. Le sable m'arrivait à

la poitrine. Ma dernière heure avait vraiment sonné.

Je détaillais l'objet que je serrais avec angoisse :  
- Aide-moi, s'il te plaît ! Pourquoi tu ne fais rien pour me sortir de ce pétrin ?

Je finissais par douter de sa puissance.

Soudain j'aperçus des lianes jaunes et vertes. Elles rampaient en se tortillant tels des serpents. Elles arrivaient par dizaines des quatre coins de la clairière. Je tentai d'en attraper une, mais elle m'échappa. Elle s'enroula autour de mon torse et me serra.

- Pitié !

J'allais être étranglé ! Mais non ! La liane me souleva avec une force surprenante. Fabuleux ! D'autres entourèrent immédiatement ma taille. Elles m'extirpèrent rapidement du sable. Je ressemblais à une racine qu'on déterre.

Quelques secondes plus tard, j'étais déposé comme un paquet à la lisière de la forêt.

-Youpi ! m'exclamai-je.

Les lianes s'éloignèrent pour reprendre leur place sur les branches des arbres.

Accroupi, le menton sur les genoux, j'essayais de reprendre mon calme après la vague de terreur qui m'avait submergé.

Quand je voulus me relever, mes jambes étaient en coton. Elles ne pouvaient plus me porter. Mais je m'en fichais. J'étais si heureux que j'avais envie de bondir et de chanter !

- Ça a marché ! Le pouvoir magique m'a encore sauvé !

Mon jean, mes chaussures, mes manches avaient beau être sales et trempés, tout m'était égal, j'étais en vie !

Le soleil était haut et brûlant à présent. Le paysage se colorait de tons dorés. L'air était chaud.

Je me sentais investi d'une mission. Il fallait que je poursuive mes recherches. Retrouver Benna était la seule priorité.

Je posai la tête réduite en face de moi.

- Je compte sur toi pour me guider ! dis-je sur un ton ferme.

Le silence fut sa seule réponse. Je secouai la tête pour ôter les plaques de sable qui lui collaient aux joues et aux lèvres.

Je me tournai vers le soleil et avançai de quelques pas. Allais-je toujours vers l'est ? À ma très grande surprise, les yeux noirs se mirent à scintiller.

Que signifiait ce signal ? Étais-je tout près de Benna ? Était-ce le bon itinéraire ? Je décidai de procéder à un test.

Je rebroussai chemin et parcourus quelques mètres. Aussitôt l'éclat des yeux s'atténua, puis disparut.

Je m'orientai vers le nord, sans plus de résultat. Finalement, je me dirigeai vers le soleil et là... la flamme jaillit des orbites, splendide et porteuse de tant d'espoir !

- Kalahi ! m'exclamai-je. Elle va me mener à Benna !

J'étais fou de bonheur. Les cris des animaux et le bourdonnement incessant des insectes ressemblaient désormais à une belle symphonie. Je bondissais allègrement à travers les lianes et les herbes folles.

- Me voilà, Benna ! J'arrive !

Au bout d'un moment, la végétation devint plus dense. J'avais sûrement atteint le cœur de la jungle. Je dus me livrer à une véritable gymnastique pour continuer à progresser parmi les branches et les épines. Au-dessus de moi, j'entendais des volatiles dont les appels insolites se répercutaient au loin.

J'enjambai un barrage de mousses géantes. Le cocotier sur lequel je pris appui se balança et trembla dangereusement. Des oiseaux s'envolèrent en piaillant. Je m'arrêtai un instant pour les observer. C'était superbe ! Je n'avais jamais vu cela de ma vie.

J'arrivai enfin devant un petit espace dégagé. Il débouchait sur deux sentiers. Le premier allait vers la droite, le second vers la gauche. Lequel fallait-il emprunter ?

Je plaçai mon fétiche en face de moi. Je le fixai avec intensité et pris à gauche.

Il resta froid comme un glaçon et terne. Je faisais fausse route.

Je renouvelai l'expérience vers la droite. Et cette

fois, la lueur apparut. Génial ! mon guide était parfait.

Benna était-elle cachée quelque part derrière cette végétation épaisse ? Étais-je près du but ? Soudain, je me retrouvai dans une autre clairière. Je fus ébloui par les rayons du soleil qui faisaient miroiter le feuillage.

Un grognement sourd me fit sursauter. Je me retournai rapidement.

-Nooooon !

Une énorme tigresse se tenait à quelques mètres derrière moi. suivie de ses deux petits.

Elle inclina la tête pour rugir. Je sentis mes jambes ployer tant son rugissement m'impressionna. Puis, je restai complètement paralysé. J'espérais au fond de moi que mon immobilité la dissuaderait de m'attaquer.

Au lieu de cela, la tigresse fléchit les pattes. Elle allait s'élancer...

La bête féroce s'apprêtait à bondir. Ses pupilles jaunes lançaient des éclairs.

« Je ne ferai aucun mal à tes enfants ! » voulus-je crier. Mais il était trop tard. Elle fonça en laissant échapper un autre rugissement de colère. Elle n'avait plus que quelques mètres à parcourir avant de me déchiqueter. Agité de soubresauts nerveux, je sortis mon talisman de ma poche :  
- Kalahi ! sanglotai-je.

Mais mon appel fut étouffé par le cri du fauve. Je faillis lâcher ma tête réduite.

Prêt à m'évanouir de frayeur, je m'écroulai, épuisé.

Soudain, j'eus l'impression que le sol craquait. Non, je ne rêvais pas ! Le craquement se transforma en un grondement de tonnerre.

Le sol s'ouvrit en deux et laissa apparaître un gouffre qui m'aspira. Je tombai et ma chute s'accompagna d'un hurlement !

- Aaahhh !

J'avais heurté brutalement le fond, atterrissant sur les coudes et les genoux. J'étais étourdi et voyais trente-six chandelles. J'avais mal partout. Je voulus me relever, mais j'étais trop faible. Je m'allongeai et attendis de reprendre mes esprits. J'en profitai pour inspecter les lieux. J'étais dans une fosse très profonde. Elle m'avait miraculeusement sauvé des crocs d'un agresseur enragé. Le pouvoir avait encore une fois agi.

La tête réduite m'avait échappé et s'était plantée dans la terre molle. Je rampai pour la récupérer. Une fois entre mes mains, je la serrai fermement contre moi.

Là-haut, la tigresse continuait à rugir. Manifestement, ses intentions n'avaient vraiment rien d'amical. Elle était toujours là, me foudroyant de son regard implacable. Ses crocs pointus étaient découverts.

Je n'étais pas encore tiré d'affaire. « Si elle saute, je suis cuit », pensai-je. Il n'y avait aucune issue, aucun moyen de lui échapper !

Je me plaquai contre la paroi tout en surveillant le monstre. La tigresse grogna de plus belle et s'apprêta à attaquer.

- Kalahiiii !

Mon cri résonna dans le trou. Un autre rugissement me répondit.

Je serrais les mâchoires et tentais de dominer ma peur.

- Ne saute pas, s'il te plaît ! suppliai-je.

Ses yeux jaunes étincelaient. Ses moustaches blanches se hérissèrent. Tout à coup, l'un de ses petits pointa sa truffe. Il m'observa avec curiosité. Il fut bientôt rejoint par son frère. Intrigués par ma présence, ils se penchaient tellement en avant qu'ils faillirent perdre l'équilibre. Leur mère les repoussa d'un coup de museau. Puis elle les prit l'un après l'autre dans sa gueule pour les mettre à l'abri.

Je m'accroupis. Je n'avais plus qu'à attendre son retour. Quelle angoisse !

Un silence oppressant s'installa. J'avais l'impression d'être là depuis une éternité.

Elle ne revenait pas. « Elle a dû craindre pour ses enfants. Elle a juste voulu les protéger ! » me rassurai-je.

Au bout d'un moment, je me levai pour étirer mes membres tout engourdis.

Je me sentais déjà mieux. Mais le problème restait entier : comment quitter cette fosse ?

Les murs raides et lisses étaient décourageants. Il n'y avait que peu d'aspérités où prendre appui. J'enfouis la petite boule dans ma poche et fis une première tentative. Je passai mes doigts dans les fissures et essayai de grimper. Mais, après deux essais infructueux, je renonçai. La glaise s'effritait et je me retrouvais à chaque fois par terre. Seul le pouvoir magique pouvait me faire sortir de cette oubliette.

Je m'apprêtais à lancer mon « kalahi » quand, subitement, une forme imposante apparut dans l'ouverture, faisant écran à la lumière du jour. Était-ce la tigresse ? Ou un homme ?

- Qui... qui est là ? appelai-je.



La silhouette se penchait et cherchait à distinguer le fond. Lorsque je fus habitué à l'obscurité, je remarquai une longue chevelure.

-Karène, c'est toi ?

- Marc ! Mais que fais-tu là ?

- Et toi ?

Elle rejeta sa crinière en arrière :

-Je... je t'ai suivi. J'avais tellement peur pour toi !

- Sors-moi de là ! m'exclamai-je en tentant une nouvelle fois de monter.

Mais je retombai encore sur les fesses.

- Comment ? demanda-t-elle.

- Eh bien, tu n'as pas apporté un escabeau avec toi ?

- Euh... non, hésita-t-elle.

Cette fille n'avait aucun sens de l'humour.

- Et si je t'envoyais une corde ? suggéra-t-elle.

- Pas facile d'en trouver une dans ce coin !

Essaye plutôt de dégoter une liane, dis-je, excédé.

Elle disparut en ronchonnant.

- Dépêche-toi, s'il te plaît ! insistai-je poliment. Soudain, de gros oiseaux noirs vinrent se poser sur le bord du trou. Ils battaient des ailes et croassaient dans un vacarme assourdissant. Ils avaient l'air effrayés. Le fauve était-il de retour ?

Une longue attente s'ensuivit. Elle me parut interminable. Finalement, Karène réapparut.

Ouf !

- J'ai trouvé une liane, annonça-t-elle avec fierté. Mais je ne sais pas si elle est assez longue.

- On verra, fais-la glisser. Vite ! J'en ai assez d'être en cage.

- J'ai eu du mal à l'arracher, tu sais, se plaignit Karène.

La liane descendit lentement. Malheureusement, elle s'arrêta à un mètre de moi.

- Je vais l'attraper en sautant, expliquai-je. Je compte sur toi pour tirer très fort. N'oublie pas d'enrouler l'autre bout autour de ta taille, d'accord ? Tu n'as pas intérêt à me lâcher.

- Et toi, tu n'as pas intérêt à m'entraîner avec toi ! répliqua-t-elle.

Lorsqu'elle fut prête, je pris mon élan et sautai. Je fus à deux doigts de saisir la corde improvisée, mais elle m'échappa.

C'est dans des moments comme ça que je regrette de ne pas être grand et mince.

À la troisième tentative je réussis enfin à l'agripper. Je relevai mes jambes pour prendre appui contre la paroi et entamai mon ascension à la manière des alpinistes.

La terre fuyait sous mes pieds. Je transpirais tellement que mes mains moites glissaient. Mais grâce aux encouragements de Karène, je réussis finalement à me hisser jusqu'en haut.

Essoufflé, je m'écroulai sur l'herbe, heureux de m'être échappé de ce traquenard horrible.

Le parfum de la végétation me procura une agréable sensation de douceur.

- Comment as-tu fait pour te retrouver là-dedans ? s'étonna Karène en se détachant.

- Je l'ignore.

Je me relevai et réajustai mes vêtements.

- Mais tu n'avais pas remarqué ce grand trou ? poursuivit-elle.

- Pas vraiment, répondis-je, gêné.

Je voulais changer de sujet.

- Et toi, comment tu m'as trouvé ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Ses jolis yeux bleus me dévisagèrent :

- Je m'inquiétais pour toi. Je... je ne voulais pas t'abandonner seul dans ce milieu hostile. Papa était dans son laboratoire en train de travailler. Je me suis éclipsée pour te rejoindre.

- C'est sympa, mais à mon avis tu vas avoir des problèmes avec ton père et Caroline.

- Je m'en fiche, pourvu que l'on retrouve Benna.

Ma tante ! Je l'avais presque oubliée ! Ce que je venais de vivre m'avait trop chamboulé.

L'air devint subitement plus frais. Le soleil n'allait pas tarder à se coucher. J'avais donc passé des heures dans ce puits infect.

- Il commence à faire sombre, dis-je. Il faut se dépêcher de retrouver Benna.

Je n'avais aucune envie de dormir encore une fois dans cette sinistre forêt vierge.

- Tu as une idée de la direction à prendre ou bien tu erres au petit bonheur la chance ? ironisa Karène.

- Pas du tout ! rétorquai-je en sortant la tête réduite de ma poche. Ce petit bonhomme me guide.

Karène était stupéfaite.

- Pardon ?

- Oui ! Tu as bien entendu. Il s'illumine à chaque fois que j'emprunte la bonne direction.

- Tu... tu veux dire que tu possèdes vraiment le... pouvoir magique ?

- Oui ! C'est bizarre, figure-toi qu'il y a un cri idiot, « kalahi ! », je croyais l'avoir inventé, mais en fait, c'est la clé de ce pouvoir.

- Génial ! se réjouit Karène. C'est super ! On va revoir Benna.

La nuit commençait à tomber. Et moi, j'avais perdu ma lampe.

Une bourrasque de vent frais nous fit frissonner. Mon estomac n'en finissait pas de gargouiller. Je

ne me rappelais même plus quand j'avais mangé pour la dernière fois. Mais je préférais ne pas trop y penser.

- Bon ! allons-y, ne perdons pas de temps, décidai-je en rassemblant mon énergie.

Je plaçai mon talisman droit devant moi.

Nous prîmes un sentier, puis un autre... Soudain les orbites étincelèrent.

- C'est par là ! m'écriai-je en désignant une clairière.

Nous marchions côte à côte à travers les herbes, accompagnés par le ronronnement obsédant des insectes. Karène était fascinée par la lueur qui nous guidait.

- Tu crois qu'elle nous mène vraiment à Benna ?

- On ne va pas tarder à le savoir ! déclarai-je sur un ton grave.

Dès que la lune apparut, les bruits se mirent à changer. Le gazouillis des oiseaux s'arrêta presque instantanément. Il laissa place aux mugissements inquiétants d'un animal que je ne connaissais pas. Je n'espérais qu'une chose : qu'il reste à bonne distance !

De mystérieuses créatures investirent le terrain. Elles se faufilaient à travers les fourrés, se traînant jusqu'aux fougères et aux arbrisseaux. Une autre nature s'éveillait.

Tout près de nous, un serpent siffla, menaçant, un hibou ulula, macabre, puis une chauve-souris s'envola. Je me collais à Karène.

« C'est beaucoup plus réel que dans mon *Roi de la jungle*, pensais-je. Après tout ce que j'ai vu ici, ce jeu va me sembler vraiment nul. Il faudra que j'en trouve un autre. »

On se fraya un chemin à travers un massif

d'arbustes et de roseaux. Je jetai un coup d'œil discret sur la tête et m'aperçus qu'elle s'était éteinte.

- On fait fausse route, signalai-je.

On tourna en rond pendant un long moment avant de la voir se rallumer. Elle nous indiquait enfin le bon chemin.

C'était un sentier envahi par les lianes. Nous fûmes obligés de les écarter pour avancer.

- Aïe ! sale moustique, se plaignit Karène en se tapant la joue pour tuer l'insecte qui venait de la piquer.

Avec la nuit, les yeux s'illuminaient comme deux phares, éclairant le sol pour faciliter notre marche.

- Je commence à être épuisée, gémit mon amie en évitant une branche. J'espère que Benna n'est pas loin. Je ne sais pas combien de temps je tiendrai.

- Je l'espère tout autant que toi. J'ai eu une journée épuisante !

Je ne cessais de penser à Benna et à ses notes. Je ne voulais pas embarrasser Karène, mais il fallait que j'en sache plus.

- Tu sais, dans ses cahiers, Benna n'est pas tendre avec ton père et Caroline. Ça m'a étonné, d'ailleurs.

Karène garda le silence pendant une bonne minute avant de répondre enfin :

- Tout ça est complètement idiot. Ils ont colla-

boré pendant des années, et maintenant ils se disputent pour des bêtises.

- À cause de quoi exactement ?

Elle poussa un long soupir :

- Papa a sa propre idée pour le développement de Baladora. Il pense qu'il faudrait exploiter les minerais que contient le sous-sol. Ils sont précieux. Benna affirme le contraire. Elle dit qu'il faut préserver la nature.

Karène parut découragée :

- Je ne suis pas vraiment sûre, mais je crois bien que c'est à cause de ça qu'ils se sont fâchés.

- Elle décrit ton père comme un homme dangereux, marmonnai-je en évitant son regard.

- Dangereux ? Papa ? s'indigna-t-elle. Ce n'est pas vrai ! Il est un peu autoritaire, c'est tout. Mais pas dangereux. Il la respecte et se fait beaucoup de souci pour elle. Il...

- Oh ! l'interrompis-je en touchant son épaule. Tu as vu ?

Je désignai un endroit dégagé, droit devant, où se dessinait la silhouette d'une cabane.

- Cette minuscule baraque là-bas ? murmura Karène. Tu penses que... ?

C'était une sorte de hutte faite de fagots et de morceaux d'écorce. Le toit était constitué d'un amas de larges feuilles. Il n'y avait pas de fenêtres, juste d'étroites ouvertures pratiquées sur chaque cloison.

Nous courûmes jusqu'à la bordure de la clairière.

Quelque chose frôla mes chaussures, mais je n'y fis pas attention.

- Hé ! chuchotai-je.

Je venais d'apercevoir une lueur dans la hutte. Étaient-ce les reflets d'une torche ou ceux d'une chandelle ?

- Il y a quelqu'un ici, dit doucement Karène.

Soudain, j'entendis tousser. C'était une femme.

- Tu crois que Benna est là ? dis-je à l'oreille de Karène.

- Il n'y a qu'une façon de le savoir, c'est d'y aller.

Plus nous nous approchions de l'habitation, plus la tête réduite s'illuminait. Je m'éclaircis la gorge et tentais un timide appel :

- Benna ? C'est toi ?

J'appelai une nouvelle fois et avançai vers la cahute. Un bruit sourd venant de l'intérieur fut suivi par un cri d'effroi. Je m'arrêtai net.

Une lanterne apparut sur le seuil. Dans la pâle lumière jaune, je tentais de distinguer la personne qui la portait. Et là je vis une dame à peine plus grande que moi. Ses cheveux noirs étaient soigneusement attachés en arrière. Elle était vêtue d'un gilet de safari et d'un pantalon kaki.

- Qui est là ? dit-elle en levant sa lampe.

- Benna ? m'écriai-je en faisant un pas. C'est Marc, ton neveu.

- Marc ? Je n'arrive pas à le croire ! s'exclama-t-elle.

Elle accourut vers moi. Sa lumière se balançait, provoquant un ballet d'ombres.

Benna m'enlaça à me rompre les vertèbres. Elle me couvrit de baisers en me bombardant de questions :

- Marc ! Comment m'as-tu trouvée ? Que fabriques-tu dans ce trou perdu ? Qui t'a ramené à Baladora ?

Elle parlait si vite qu'elle ne prit même pas le temps de respirer.

Puis elle s'écarta de moi pour mieux m'examiner de la tête aux pieds.

- C'est incroyable, c'est bien toi ? La dernière fois que je t'ai vu, tu avais à peine quatre ans !

- Benna... que fais-tu ici ? demandai-je quand je pus enfin placer un mot. Tout le monde se fait du souci à ton sujet.

Elle ignora ma remarque, me saisit par la manche et prit une mine préoccupée :

- Comment es-tu arrivé à Baladora ? Comment m'as-tu repérée ?

- J'ai... j'ai utilisé le pouvoir magique, bredouillai-je.

Elle écarquilla les yeux. Était-ce de surprise ? De frayeur ? Je m'aperçus alors que ce n'était pas moi qui provoquait sa stupeur. Elle dirigeait sa lampe derrière moi :

- Qui est là ? demanda-t-elle.

- C'est Karène, répondis-je. Tu la connais, c'est la fille du Dr Hawlings.

Benna faillit s'étrangler. Elle empoigna mon sweat-shirt et me secoua comme un prunier.

- Pourquoi l'as-tu amenée ici ? rugit-elle. Tu ne sais pas que... ?

- Calme-toi, Benna, intervint Karène. J'étais

inquiète pour toi, c'est pour ça que j'ai suivi Marc.

- Oui, c'est vrai, elle m'a aidé à fuir son père et Caroline.

- Mais... mais... Est-ce que tu... lui as parlé du pouvoir ?

- Je suis là pour t'aider, reprit Karène pour la rassurer. Ta disparition angoisse papa. Il...

- Ton père veut me tuer ! fulmina Benna. À cause de lui, j'ai dû tout abandonner pour me terrer dans la forêt vierge.

- Karène est sincère, insistai-je. Elle veut vraiment t'aider.

Benna pivota vers moi.

- C'est Caroline et Hawlings qui t'ont fait venir à Baladora, n'est-ce pas ?

- Oui, pour te retrouver. Caroline m'a rapporté ça, dis-je en lui montrant mon cadeau.

La tête était redevenue terne.

- Ils m'ont appris que je possédais le pouvoir. J'ignorais de quoi ils parlaient. Je croyais même qu'ils étaient fous. C'est seulement dans la jungle que j'ai découvert que je l'avais vraiment. Benna ne fut pas étonnée :

- En effet, tu l'as Marc. Je t'ai hypnotisé quand tu avais quatre ans et je te l'ai transmis. Je voulais le préserver à tout prix.

- Oui, je l'ai lu dans ton journal. Mais tu n'expliques pas à quoi il sert. Je sais juste que...

- C'est une force extraordinaire, expliqua Benna

en baissant le ton. Il te permet d'exaucer tes vœux.

Son visage devint grave et triste.

- Ce n'est pas le moment d'en parler, lâcha-t-elle dans un murmure. Nous sommes en danger, Marc. Réellement en danger !...

J'allais lui répondre quand un bruissement de feuilles nous fit sursauter. Karène s'était mise à détalier à travers la végétation.

- Par ici, papa ! Vite ! criait-elle. J'ai retrouvé Benna !

Je restai cloué sur place. Karène nous avait trahis. Toute retraite était impossible. Un rayon lumineux émergea des broussailles. Le Dr Hawlings apparut. Il se précipita pour nous rejoindre, dirigeant sur nous le faisceau de sa torche. Il me sembla apercevoir une arme. Était-ce un pistolet ? Je ne distinguais pas très bien. Et je n'étais pas sûr d'avoir envie de le savoir, d'ailleurs.

Je saisis le bras de Benna pour l'entraîner. Nous devons faire quelque chose, courir, nous échapper. Mais elle refusa de bouger. Elle semblait tétanisée par la surprise ou par la terreur.

Le père de Karène se planta devant nous, essoufflé, l'air triomphant.

- Bon travail, dit-il en tapotant l'épaule de sa fille. Je savais qu'en facilitant la fuite de Marc tu nous conduirais tout droit à Benna.

Je foudroyai Karène du regard. Quelle hypo-

crite ! Elle avait prétendu être mon amie. Et pendant ce temps, elle manigançait tout ça pour aider son père.

- Pourquoi m'as-tu piégé, Karène ? hurlai-je, fou de rage. Pourquoi as-tu fait ça ?

- Papa avait besoin du pouvoir, avoua-t-elle, un peu honteuse.

- Mais tu m'as menti !

- Je n'avais pas le choix. Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ?

- Tu n'as rien à regretter, Karène, la tranquillisa son père.

Puis il éclaira Benna.

- Tu croyais te cacher ici encore longtemps, Benna ? demanda-t-il, cynique.

- Je... Je... suis désolé, dis-je à ma tante. C'est ma faute. Je...

- Non, me rassura-t-elle en me serrant très fort. C'est plutôt ma faute. Tu n'y es pour rien. J'ai bien peur de t'avoir entraîné dans une drôle d'aventure.

- Oui, et même une aventure dangereuse, ajouta le Dr Hawlings. A moins que tu ne te décides à me dévoiler tes mystères. Dans ce cas, ton neveu et toi partirez... en un seul morceau.

Un seul morceau ? Cette promesse ne me disait rien qui vaille.

Pendant que le Dr Hawlings continuait de parler à Benna, je pris discrètement mon talisman dans ma poche. « Il faut que je l'utilise,

décidai-je. C'est le seul moyen de nous sortir de ce pétrin. »

J'allais lancer mon « kalahi ! » quand je fus arrêté net par un coup d'œil de Benna. Il me signifiait de ne rien tenter.

- Que se passe-t-il ? intervint le Dr Hawlings, intrigué par notre complicité.

- Marc, tu ne dois pas leur dévoiler le mot clé ! m'ordonna Benna.

- Je le connais, papa, lança Karène en me dévisageant. C'est...

Je bondis sur Karène et plaquai ma main sur sa bouche.

- Sauve-toi, Benna ! criai-je.

Mais, au lieu de cela, elle se rua sur le Dr Hawlings, comme un pilier de rugby. Sa force était impressionnante. Elle l'empoigna par la chemise et l'envoya percuter la petite cabane. Il gémit et sa torche lui échappa.

Je repoussai Karène et suivis Benna qui s'enfuyait à toutes jambes. Nous avons presque atteint l'orée de la clairière quand Caroline se dressa soudain devant nous.

- Où allez-vous comme ça ? lança-t-elle en nous arrêtant. La partie n'est pas finie, elle ne fait que commencer.

Elle nous barrait le passage. Impossible de nous échapper ! Le Dr Hawlings arrivait déjà derrière nous. Nous étions cernés de toutes parts.

Caroline aveugla Benna avec la lumière de sa torche. Elle souriait de façon déplaisante.

- Comment vas-tu, chère consœur ? Tu sais que tu nous as manqué, ironisa-t-elle.

- Trêve de bla-bla, maugréa le Dr Hawlings. Il est trop tard pour revenir au quartier général. Nous allons donc dormir ici.

Dès que nous eûmes rejoint la hutte, Caroline en inspecta l'intérieur.

- Comme c'est charmant, ici ! s'exclama-t-elle, toujours moqueuse.

- Et moi qui croyais que tu étais mon amie, Caroline, lui reprocha Benna.

- Nous sommes tous amis, répliqua le Dr Hawlings. Des amis prêts à tout partager. C'est pourquoi tu vas nous révéler ton secret, Benna. N'est-ce pas ?

- Jamais ! rugit ma tante en croisant les bras.

- Jamais n'est pas un mot amical, se fâcha le Dr Hawlings. Dès l'aurore, nous retournerons à notre campement. Et là, nous trouverons bien le moyen de te faire tout avouer. Oui, tu nous transmettras le secret du pouvoir !

- Comme une véritable camarade, ajouta Caroline avec ironie.

Karène était assise en tailleur et tripotait son collier. Elle n'avait pas révélé le mot clé. L'avait-elle oublié ? Ou regrettait-elle sa trahison ?

- Bon, allons nous installer pour la nuit ! gronda le docteur.

Il posa ses gros doigts sur mon dos et me poussa vers le cabanon.

- Toi et Benna, là-dedans ! ordonna-t-il en me bousculant. Comme ça, nous pourrons vous surveiller facilement.

- Tu perds ton temps, Richard, le nargua Benna. Elle voulait se montrer inflexible, mais sa voix avait perdu de son assurance.

Comme nous tardions à exécuter ses ordres, le Dr Hawlings nous fit entrer sans ménagement. Nous prîmes place par terre. La lueur de leurs torches filtrait à travers les fagots.

- Tu crois qu'ils vont nous espionner toute la nuit ? chuchotai-je.

Benna haussa les épaules. Elle semblait désolée.

- Nous sommes leurs prisonniers à présent, soupira-t-elle. Mais nous ne devons rien leur révéler. Je me blottis contre elle.

- Que vont-ils faire de nous ?

Elle resta muette.

- Que vont-ils faire de nous ? répétai-je.

Elle fixait le sol et ne répondait pas.

Le lendemain, l'aube commençait à poindre lorsque nous fûmes brusquement réveillés par le Dr Hawlings.

J'avais dormi à peine une heure, car le sol était très dur. Mon sommeil avait été agité. J'avais rêvé que je tenais fermement la tête réduite. « Vous êtes condamnés, soufflait-elle dans un murmure terrifiant. Vous êtes condamnés. Condamnés ! »

Benna et moi sortîmes de la maisonnette, les membres tout engourdis. J'avais des courbatures partout. Je sentais mauvais. Je mourais de soif, j'avais une faim de loup et ma nuque était boursouflée à cause des piqûres de moustiques. Ce n'était vraiment pas mon jour. Et ça n'allait sûrement pas s'arranger.

Nous marchâmes pendant des heures sous la chaleur étouffante. Caroline et Karène marchaient en tête. Le Dr Hawlings était derrière nous, pour

nous empêcher Benna et moi, de nous éclipser. Pas un seul mot ne fut échangé. Les seuls bruits perceptibles étaient des cris d'animaux, des gazouillis d'oiseaux et les craquements de plantes sauvages que nous piétinions. Des nuages de moucheron virevoltaient autour de nous, vrombissant comme de minuscules tornades. Le soleil tapait si fort que ma peau devint brûlante.

Lorsque nous arrivâmes enfin au campement, j'étais en nage, mort de faim et de soif.

Le Dr Hawlings nous poussa à l'intérieur d'un bungalow vide et nous enferma à double tour.

Il y avait deux chaises pliantes et un petit lit sans draps ni couvertures. Je m'affalai sur le matelas, complètement exténué.

- Que vont-ils faire de nous ? laissai-je échapper. J'espérais qu'elle allait enfin me répondre. Benna se mordit la lèvre :

- Ne t'inquiète pas. Je vais trouver un moyen de nous sortir d'ici.

Elle traversa la petite pièce et voulut ouvrir la fenêtre. Impossible ! Elle était condamnée.

- Pourquoi ne pas briser la vitre ? suggérai-je.

- Non, ils pourraient nous entendre.

Les morsures d'insectes me démangeaient horriblement. Je n'arrêtais pas de me gratter et je transpirais à grosses gouttes.

Soudain quelqu'un ouvrit la porte. Karène entra avec deux petites bouteilles d'eau minérale. Elle

m'en donna une et offrit l'autre à Benna. Puis, sans dire un mot, elle tourna les talons et nous quitta en verrouillant soigneusement la porte derrière elle.

Je bus d'un trait sans même prendre le temps de respirer. Je versai les quelques gouttes qui restaient sur mes cheveux pour me rafraîchir.

- Qu'allons-nous devenir ? répétai-je à Benna. Elle était assise sur l'un des sièges, les jambes croisées. Elle plaça son index sur sa bouche et dit :

- Chut !

Je tendis l'oreille. Au-dehors, on pouvait entendre le tintement d'une machine. Cela ressemblait à du métal qu'on aurait raclé sur du gravier. Puis ce fut le bruit d'un liquide jaillissant d'un tuyau.

Je me précipitai à la fenêtre, mais elle donnait sur le mauvais côté. Quelle malchance !

- Il nous reste peut-être un espoir, chuchota Benna.

- Ah oui ? dis-je, à la fois incrédule et intéressé.

- Oui, nous avons toujours la tête réduite. Il faisait tellement sombre hier soir que Hawlings n'a pas dû la remarquer.

Je la sortis de ma poche et voulus lui redonner un peu plus d'allure.

- Remets-la ! ordonna Benna d'un ton sec. Je ne veux pas qu'il la découvre. Il ignore qu'elle est absolument nécessaire pour utiliser le pouvoir.

- Celle-ci particulièrement ? demandai-je en la rempochant délicatement.

Benna acquiesça :

- Oui. Tout comme le « kalahi ! » que je t'ai transmis par hypnose il y a huit ans.

Un autre grincement métallique retentit à l'extérieur, suivi d'un bouillonnement d'eau.

- Nous sommes en danger, Marc, conclut Benna. Il ne reste que le pouvoir magique pour nous sauver.

J'en eus des frissons dans le dos. Mais je dissimulai mon inquiétude.

- Pas de problème, Benna.

- Lorsque je clignerai des yeux trois fois, précise-t-elle, tu la sortiras et tu diras : kalahi ! N'oublie pas de guetter mon signal. Compris ? Avant même que j'aie pu répondre, le Dr Hawlings et Caroline firent irruption, la mine grave.

- Dehors ! hurlèrent-ils en nous menaçant avec un pistolet.

Caroline nous conduisit jusqu'à l'arrière du laboratoire. Puis, elle nous fit signe de nous arrêter. Karène était là, adossée contre le mur. Un large chapeau de paille lui tombait sur les yeux. Je me rapprochai de Benna. À ma droite, le tas macabre de têtes réduites était bien en vue. Les boules aux tons vert et marron me fixaient avec leurs gros yeux sombres. Leurs bouches atroces étaient déformées par une grimace de colère et de terreur.

Je détournai mon regard. Et alors je découvris un spectacle plus redoutable encore.

Un énorme chaudron noir était posé sur un feu. Il était chauffé à blanc et rempli d'un liquide d'où s'échappaient de la vapeur et des bulles.

Je lorgnai Benna. Elle était figée, horrifiée par ce spectacle.

- Vous ne pouvez pas faire ça ! s'indigna-t-elle. Vous n'allez pas vous en sortir aussi facilement !

- Je n'ai pas l'intention de vous faire du mal, affirma calmement le Dr Hawlings. Je veux juste connaître le secret.

Je ne quittais pas Benna des yeux, attendant son signe avec impatience. J'étais prêt à passer à l'action.

- Allez, sois raisonnable, Benna, insista le docteur d'une voix ferme.

- Donne-nous le secret du pouvoir, intervint Caroline. Nous ne te ferons rien. C'est promis.

- Non ! Non et non ! hurla Benna. Pas à vous. Jamais !

Caroline soupira profondément :

- S'il te plaît, Benna, ne nous complique pas les choses.

- Jamais !

Benna cligna des yeux. J'avalai ma salive avec difficulté et j'attendis les deux autres clignements. Il ne se passa rien. Non, ce n'était pas le moment. Pas encore.

Le Dr Hawlings avança vers elle :

- Allez, Benna! Je t'accorde une dernière chance.

- Non, s'obstina-t-elle.

- Dans ce cas, je n'ai plus le choix, lâcha-t-il avec tristesse. Étant donné que vous êtes les seuls à connaître ce secret, vous êtes dangereux. Alors, il doit disparaître avec vous.

- Qu'allez... qu'allez-vous... faire... de nous ? bégayai-je.

- Nous allons rétrécir vos têtes, répondit-il sèchement.

Le liquide continuait à recracher sa vapeur et à gronder dans la gigantesque marmite. Je m'imaginai déjà décapité et cuit au court-bouillon. Quel enfer !

Allaient-ils réellement passer à l'acte ? Allais-je finir avec un crâne ratatiné, gros comme une balle de tennis ? Mes genoux tremblaient tellement que j'avais du mal à tenir debout. Mais qu'attendait donc Benna pour me donner le feu vert ?

Je la fixais en l'implorant, silencieusement : « Dépêche-toi, je t'en supplie, avant qu'ils nous plongent dans cet horrible chaudron. »

Karène nous observait en silence. À quoi pouvait-elle penser ? Son visage était toujours à moitié dissimulé.

- Je t'accorde encore une dernière chance, Benna, insista le Dr Hawlings. C'est bien parce

que je t'estime, au fond. Et que j'apprécie ton neveu aussi. Fais-le pour lui, d'accord ?

- Oui, ça ne vaut pas la peine de sacrifier ce pauvre innocent, renchérit Caroline.

- Je... je ne peux pas, articula difficilement Benna.

- Alors, nous n'avons vraiment plus le choix, conclut le Dr Hawlings. On commence par lui ! Il avança vers moi. Au même moment Benna cligna des yeux. Une, deux, trois fois... ! Enfin ! D'une main fébrile, je tirai rapidement mon fétiche de ma poche et le plaçai face à moi. J'allais lancer mon « kalahi ! » quand le Dr Hawlings se précipita sur moi. Il s'empara de mon porte-bonheur et l'envoya par-dessus l'amas de têtes réduites.

Puis il revint à la charge, tentant de m'empoigner par la taille. Mais je réussis à esquiver son attaque. Je plongeai dans la pile et me mis à chercher frénétiquement.

J'attrapai plusieurs têtes ratatinées à la fois. Je les examinai fébrilement une à une, avant de les rejeter. Elles étaient chaudes et collantes, aussi dures que des boules de bowling. J'en avais la nausée. J'étouffais.

Je jetai un coup d'œil derrière moi. Benna se débattait avec le Dr Hawlings. Elle l'empêchait de me poursuivre. Caroline s'apprêtait à bondir. Karène semblait paralysée.

Je devais retrouver mon talisman au plus vite.

Avant que le père de Karène ne réussisse à m'attraper.

- Où es-tu, petite boule ? Mais où es-tu ? hur-lai-je.

Comment la retrouver ? Laquelle était-ce ? Oui, laquelle ?

Je saisis une tête. Elle avait les joues trop roses. Je la jetai de côté, en repris une autre. Celle-ci me fixait de ses yeux vitreux. Puis une autre. Elle avait une longue égratignure blanche sur l'oreille. J'allais m'en débarrasser, mais je me ravisai.

Une... égratignure sur l'oreille ? J'avais déjà vu ça quelque part. Mais oui ! La mienne en avait une. C'était ma sœur Jessica qui l'avait griffée !  
- Oui ! C'est bien elle ! hurlai-je de joie. Merci, Jessica !

Au même moment, le Dr Hawlings rugit et fonça sur moi. Je tentai de l'éviter, mais il réussit à m'agripper par les hanches. Il essaya de m'extirper du monticule.

- Kalahi ! lançai-je en serrant très fort mon fétiche. Kalahi !

Le pouvoir allait-il agir ? Il le fallait. Déjà le

Dr Hawlings m'entraînait avec force vers la marmite bouillonnante.

- Kalahi ! répétais-je.

C'était ma dernière chance. Soudain, je sentis que le Dr Hawlings commençait à lâcher prise. Je ne rêvais pas. Ses membres... rétrécissaient ! C'était ahurissant. Il rapetissait de plus en plus... Je me retournai vers Karène et Caroline. Stupéfiant ! Elles subissaient le même sort. Karène disparut sous son couvre-chef. Puis elle en sortit pour rejoindre les deux autres.

J'observais, interdit, ces trois petites créatures qui se faufilaient à travers les herbes comme des petites souris. Leurs protestations ressemblaient à celles de minuscules rongeurs.

Je m'adressai à Benna, l'air triomphant :

- Ça a marché ! Le pouvoir nous a sauvés.

Elle se précipita vers moi et m'enlaça très fort.

- Tu as réussi, Marc. C'est formidable. Tu as sauvé la jungle !

Trois jours plus tard, nous étions de retour à la maison. Tout le monde m'accueillit avec joie, même Jessica. Papa était rentré de son voyage d'affaires et ils étaient tous venus nous attendre à l'aéroport. Maman avait organisé une petite fête en notre honneur.

J'eus tellement de choses à raconter que je n'arrêtai pas de parler pendant tout le dîner.

Quand ce fut l'heure d'aller se coucher, Benna

m'invita à la suivre dans le bureau de papa. Elle referma la porte derrière nous et me demanda de m'asseoir sur le canapé. Elle se mit à côté de moi et me dit calmement :

- Regarde-moi droit dans les yeux, Marc !
- Que vas-tu faire ? lui demandai-je, intrigué.
- Continue de me fixer sans poser de questions ! se contenta-t-elle de répondre.

J'obéis et la pièce devint floue. Il me sembla que la couleur des murs changeait. Que les cadres des murs s'envolaient et que les chaises flottaient... Je mis un long moment avant de reprendre mes esprits. Benna avait l'air radieux.

- Voilà, c'est terminé, Marc, dit-elle en me broyant les phalanges, tellement elle était satisfaite. Tu es redevenu normal !

- Normal ?... Qu'est-ce que ça signifie ?

- Terminé, le pouvoir. Je te l'ai repris.

- Tu veux dire que, si je crie « kalahi ! », il ne se passera rien ? m'exclamai-je, déçu.

- C'est bien ça, sourit-elle. Tu n'as plus rien à craindre. Ton porte-bonheur n'est plus magique. Il se fait tard, tu devrais dormir maintenant. N'oublie pas que tu reprends le chemin de l'école demain, conclut-elle en bâillant.

- Benna ?

- Oui ?

- Est-ce que je peux quand même garder mon talisman ?

- Bien sûr, dit-elle en se relevant. Ça te fera un

souvenir. Il te rappellera nos péripéties sur l'île de Baladora.

- Je ne suis pas près de les oublier. Merci pour tout.

Je lui souhaitai bonne nuit et montai dans ma chambre.

Le lendemain matin, je me réveillai très tôt, impatient d'aller montrer mon trophée à Joël et à Éric, ainsi qu'à tous mes camarades du collège. Je m'habillai aussi vite que je pus. J'avalai rapidement mes céréales, ingurgitai d'un trait mon jus d'orange et sortis comme une flèche.

C'était une belle journée ensoleillée. L'école n'était pas très loin de chez moi, et pourtant j'avais l'impression qu'elle se trouvait à des kilomètres. J'avais hâte de raconter mes aventures à mes copains.

Je courais toujours dans la rue quand, soudain, je sentis la tête bouger dans ma paume. Elle était agitée de convulsions.

Je tressaillis en la regardant. Elle me dévisageait de la même manière qu'elle le faisait quand j'étais magicien. Sa bouche se ferma puis se rouvrit aussitôt.

- Eh, petit, chuchota-t-elle. Sois sympa. Laisse-moi leur raconter ta rencontre avec la tigresse !

**FIN**

**Chair de poule®**

**MA TÊTE  
A RÉTRÉCI  
DANS L'ENFER DE LA JUNGLE**

Invité sur l'île Baladora  
Marc découvre avec stupeur  
que sa tante a disparu.  
Cette disparition a-t-elle un lien  
avec le pouvoir magique  
qui obsède les habitants de l'île ?  
Marc mène son enquête  
au pays des réducteurs de têtes.  
Et si la sienne était la prochaine ?

**À PARTIR DE 9-10 ANS**



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7